

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## PHILIPPE DE COMINES

(S U I T E)

Le ressentiment du duc Charles devant la défection de son chambellan éclata avec toute la violence inhérente à ce caractère altier, et, en dépit de l'adage vulgaire, la violence n'ôta rien ici à la durée. Tous les biens que le déserteur possédait dans ses États furent immédiatement confisqués. Plus tard, le Duc amnistia d'autres seigneurs qui avaient également abandonné son service: pour Comines, il n'y eut jamais de pardon.

On doit croire que l'avisé Flamand ne s'était pas déterminé à l'acte qu'il venait d'accomplir sans en prévoir et en peser les conséquences. Il les avait apparemment acceptées, sachant que ce qu'il perdait d'un côté allait être largement compensé de l'autre.

En effet, Louis XI manifesta la joie que lui causait l'acquisition d'un tel serviteur par les libéralités dont il l'accabla. Tout d'abord un don royal de 30 mille écus lui permit d'acheter en Touraine le domaine d'Argenton, dont nous le voyons dès lors prendre le nom. Maintes seigneuries de premier ordre, parmi lesquelles nous citerons, à titre de curiosité, la terre et haute-justice de Chaillot, viennent coup sur coup s'ajouter à celle-là. Les bienfaits du Roi ne s'arrêtent pas: pensions, gratifications, riches présents, grâces de toute nature, ne cessent de pleuvoir sur le fortuné transfuge de la cour de Bourgogne. Les largesses du Prince auquel il se donnait, de même que le courroux implacable du Prince qu'il quittait, montrent le cas que l'un et l'autre faisaient des talents de Comines, et le prix qu'ils attachaient à ses services; mais rien de tout ceci ne nous est raconté par lui. Sur ce grave événement de sa vie, ses Mémoires ne fournissent d'autre renseignement que cette

phrase d'une si remarquable concision qui en constate simplement la date.

La partie d'échecs se poursuit toujours. Louis XI venait de prendre à son adversaire un utile pion; mais une autre pièce de grande importance se met en mouvement dans le jeu du duc de Bourgogne.

Édouard IV, roi d'Angleterre, débarque en France, à la tête d'une puissante armée, que, depuis une année entière, on travaillait de l'autre côté du détroit à mettre sur pied. En ce pays, observe notre auteur, les choses sont longues:

« Car le Roy ne peut entreprendre une telle œuvre, sans assembler son Parlement, qui vaut autant à dire comme les Trois-États, qui est chose juste et sainte, et en sont les Roys plus forts et mieux servis. »

Ceux qui croiraient de nos jours que les partisans du régime parlementaire sont de fraîche date, peuvent voir par ce passage, qui n'est pas le seul de ce genre à signaler dans les Mémoires de Comines, qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil.

Mais pourquoi de si grands préparatifs? Heureux vainqueur de la *Rose Rouge*, qu'avait de mieux à faire cet Édouard d'York, après toutes les vicissitudes qui avaient marqué sa destinée, que de mener en paix, sur le trône acquis par ses victoires, la vie de paresse et de plaisirs qui était dans ses goûts?

Sans doute; mais cette vie-là ne se mène pas sans argent, et rien ne déliait les bourses anglaises comme la proposition de reporter la guerre en France. A ce motif capital, se joignaient, en outre, la pressante invitation du Duc de Bourgogne son beau-frère, et les secrètes instances du Connétable.



Le voilà donc en terre française, comptant sur le concours déclaré de l'un et de l'autre. Le Duc de Bourgogne, qui convoite la Lorraine, et se mêle en Allemagne d'affaires qui ne le regardent aucunement, ne lui fournit pas le moindre archer; le Connétable braque contre eux ses canons. Les Anglais, campés en Picardie, s'effraient de leur isolement. Le Roi de France va-t-il les attaquer? saisira-t-il l'occasion de prendre une éclatante revanche de Crécy et d'Azincourt?

Non; Louis XI, nous le savons déjà, n'aime pas les batailles. Les moyens qu'il emploie pour se débarrasser de ses ennemis d'Outre-Manche sont plus gais, et le détail que nous en donne Comines, fort amusant.

Sur le rapport d'un agent secret, envoyé préalablement par lui dans le camp d'Édouard, pour sonder les dispositions des principaux seigneurs anglais, le Roi entame des ouvertures de paix, bientôt suivies de négociations actives. Amiens en est le centre; Louis XI s'y transporte. Le Roi d'Angleterre, de son côté, vient, avec son armée, loger à une demi-lieue de la ville. A sa rencontre, s'avance d'abord tout un formidable train d'engins de guerre peu connus jusqu'alors, ou du moins peu employés: il consiste en trois cents chariots, chargés des meilleurs vins qu'on put trouver.

« Et sembloit ce charroy presque un ost aussi grand que celui du Roy d'Angleterre. »

Ce début de campagne promettait; la suite y répondra.

Une trêve ayant été précédemment conclue, les Anglais en profitent pour venir en foule dans la ville, débandés et montrant peu de discipline;

« ... et quand nostre Roy y eust voulu aller de mauvaise foy, jamais si grand' compagnie ne fut si aysée à déconfire. »

Le Roy ne cède pas à la tentation, et reste fidèle à son plan. On vient de voir quelle artillerie il avait envoyée au-devant des Anglais; voyons maintenant sur quel champ de bataille il comptait les vaincre.

« Il avoit ordonné à l'entrée de la ville deux grandes tables, à chacun costé une, chargées de toutes bonnes viandes qui font envie de boire, et de toutes sortes; et les vins les meilleurs dont se pouvoit adviser, et des gens pour en servir. D'eau, point de nouvelles. A chacune table avoit fait seoir cinq ou six hommes de bonne maison, fort gros et gras, pour mieux plaire à ceux qui avoient envie de boire. »

Les hauts faits par lesquels se distinguent ici ces représentants de quelques grandes familles de France, si gros et si gras, n'ajoutant rien à l'éclat de leur nom, il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Rien de plus séduisant, on en conviendra, que cette entrée de ville. A l'intérieur, c'était encore mieux. Les Anglais y trouvaient neuf ou dix ta-

vernes abondamment approvisionnées, et s'y gorgeaient à l'envi, sans qu'il leur en coûtât rien, de tout ce qui pouvait satisfaire leurs gosiers altérés, ou leur redoutable appétit.

Les seigneurs qui entouraient Louis XI ne voyaient pas sans inquiétude cette multitude d'ennemis armés, qui envahissait journellement la cité picarde, et devenait un véritable danger. L'un d'eux croit devoir en avertir le Roi; le Roi se fâche, et chacun se tait.

Le lendemain était la fête des Saints-Innocents. Ce jour-là, Louis XI, tout à ses exercices de dévotion, défendait de la manière la plus absolue qu'on l'occupât d'affaires. Cependant, dès le matin, tandis que le Roi se levait et disait ses heures, quelqu'un accourut prévenir Comines que neuf mille Anglais au moins se trouvent dans les murs d'Amiens. Frappé de la gravité de cette situation, il hésite sur ce qu'il doit faire. Osera-t-il enfreindre la défense du Roi?

Il s'y décide, force respectueusement sa porte, et lui répète ce qu'il vient d'apprendre.

« Ledit Seigneur ne fut point obstiné, mais tost laissa ses heures. »

Par l'ordre du Roi, Comines monte à cheval, parcourt la ville, invoque l'aide de quelques officiers anglais qu'il connaissait, pour faire retirer cette foule dangereuse. Leur bonne volonté s'y emploie, et y échoue.

« Pour un qu'ils renvoyoient, il y en rentroit vingt. »

Comines continue sa tournée, accompagné d'un autre seigneur que le Roi lui adjoint.

« Nous entrâmes dans une taverne, où j'avois esté fait cent et onze escots, et n'estoit pas encore neuf heures du matin. La maison estoit pleine; les uns chantoient, les autres dormoient et estoient yvres. Quand je connus cela, il me sembla bien qu'il n'y avoit point de péril, et le manday au Roy. »

On avait évidemment affaire à des servants dévoués de Bacchus, et non de Mars. Comment soupçonner tous ces honnêtes ivrognes de mauvaises intentions?

Édouard, informé de ce qui se passe, et honteux d'un tel désordre, envoie dire au Roi de ne plus laisser un seul Anglais entrer en ville; mais Louis XI, toujours courtois, invite le Roi d'Angleterre à faire, s'il le veut, garder la porte par ses propres archers. Il en est fait ainsi, et Amiens se vide peu à peu de tous ces gens que la soif mettait en mouvement de si bon matin.

Cet incident, qui aurait pu tourner fort mal, ne trouble en rien les dispositions pacifiques des parties en présence. Quelque temps après, l'entrevue des deux rois à Pecquigny prélude à la signature du traité. C'est Comines qui préside aux apprêts de ce fait important, au choix du lieu, aux minutieuses mesures de précaution calculées pour prévenir tout contact périlleux entre les personnes royales, comme entre leurs escor-



tes respectives. Quant aux Anglais, que ne hantaient pas les sanglants souvenirs de Montreuil, toujours vivants en France, comme nous l'avons ailleurs remarqué, ils ne comprenaient rien à toutes ces méfiances, et, selon Comines, rien n'eût été plus facile que de les attirer dans un piège, si on l'eût voulu.

Enfin, le grand jour est arrivé. D'un côté s'avance le Roi de France :

« Le plaisir du Roy avoit esté que je fusse » vestu pareil de luy, ce jour; il avoit accoustumé depuis longtemps d'en avoir quelqu'un » qui s'habillait pareil de lui. »

Autre mesure, sans doute, d'extrême prudence. Comines ne nous décrit pas ici l'habillement de son royal maître. Si Louis XI y avait apporté autant d'élégance que lors de la visite du roi de Castille, comme ce silence même permet de le présumer, celui qu'il obligeait à en prendre un semblable ne devait pas en tirer très-grande vanité.

Sur le compte d'Édouard IV, qui, de l'autre côté, s'avance également, l'auteur s'étend davantage :

« Le Roy d'Angleterre vint très-bien accompagné, et sembloit bien roy. Avec luy estoient » le Duc de Clarence, son frère, le Duc de Northumberland, et aucuns Seigneurs... et il n'y » en avoit que trois ou quatre habillez de drap d'or, pareil du dit Roy. Ledit Roy avoit une » barrette de velours noir sur sa tête, et y avoit » une grande fleur de lys de pierreries par dessus. C'estoit un fort beau prince, et grand, » mais il commençoit à engraisser, et l'avois » veu autrefois plus beau, car je n'ay point » souvenance d'avoir jamais veu un plus bel » homme qu'il estoit, quand Monseigneur de Warwick le fit fuir d'Angleterre. »

Le fait que rappelle Comines dans ce passage, remontait à quelques années en arrière, alors que le jeune chef de la *Rose Blanche*, malheureux et fugitif, avait dû chercher asile en Flandre.

C'est de là que, froidement accueilli et faiblement secondé par son puissant beau-frère, il était reparti pour aller vaincre à son tour Warwick, le *faiseur de rois*, et Marguerite d'Anjou. Édouard IV passait avec raison pour l'homme le mieux fait de son royaume. Pauvre mérite en soi, mais que l'histoire n'a pas dédaigné de mentionner, faute de pouvoir en signaler chez lui beaucoup d'autres. Un écrivain de son pays trace ainsi, en deux coups de crayon, le portrait de ce prince :

« Il eut pour qualités la bravoure et la beauté; » pour défauts : tous les vices. »

L'esquisse n'est pas flattée. Quoi qu'il en soit, « sembloit bien roy » — vient de nous dire Comines; et, dans ce peu de mots, on croit sentir le regret qu'il n'en fût pas ainsi de Louis XI. A la vérité, son air de paysan madré auprès de cette tournure royale; son vêtement râpé, d'étoffe

grossière, auprès de ces habits de drap d'or; cette image de plomb, plantée sur son baroque chapeau, en face de ces pierreries, étincelant sous forme de fleurs de lis sur la tête du monarque anglais, devaient faire assez triste figure.

Une fleur de lis! — Pourquoi donc? Et comment le Roi de France souffrait-il pareille usurpation?

Il n'y mettait pas d'amour-propre. La fleur de lis allait de droit avec le titre même de rois de France que s'arrogeaient tous les successeurs d'Édouard III, et qu'ils n'ont définitivement abdiqué qu'à cette autre paix d'Amiens, où présidait non plus un Valois, mais le vainqueur de Marengo. Quant à Louis XI, avec ce soin indulgent qu'on met à ne pas contrarier un enfant volontaire, il laissait le Roi d'Angleterre se passer cette double fantaisie, très-décidé à ne lui rien contester, pourvu qu'il s'en allât.

La conférence de Pecquigny se termine bien. La trêve entre les deux pays — nom sous lequel se déguisait la paix — est de nouveau signée, assurant à Édouard IV une bonne pension que le vrai Roi de France s'engageait à lui payer. On va se séparer; les festins se succèdent, les Anglais affluent plus que jamais dans Amiens. Édouard, si bien choyé par son hôte, ne se montre nullement pressé de partir. Il irait même volontiers à Paris; mais le Roi se garde d'encourager cette velléité. « Ses prédécesseurs n'y ont que trop été, » disait-il à Comines.

Cependant tout le monde, dans l'armée anglaise, n'était pas également satisfait de cette paix conclue à prix d'argent. Plus d'un noble chevalier s'en montrait hautement humilié. Louis XI ne négligeait rien pour gagner les mécontents. Il les appelait à lui, les admettait à sa table, s'efforçait de leur faire accepter ses bienfaits.

« Et » — poursuit Comines, en parlant de l'un d'eux — « Je lui dis quelques mots en l'oreille, » afin qu'il mit peine à entretenir l'amour qui » estoit commencée entre les deux rois. »

Dire à propos et avec succès « quelque mot en l'oreille, » était, à ce qu'il paraît, le grand art de Comines; art qui le rendait particulièrement précieux à son maître.

Le Roi interdisait sévèrement autour de lui toute saillie moqueuse sur la gloutonnerie des Anglais; lui-même pourtant ne savait pas toujours refréner sa langue. Eloigner à tout prix ceux qui avaient pu l'entendre, ou acheter leur silence, était alors son grand souci. Enfin, tant de soins arrivent à bon terme. Le Roi d'Angleterre et ses guerriers, largement repus, reprennent le chemin d'Angleterre, connaissant exactement la qualité de tous les bons vins du pays de France, mais fort peu, ou même point du tout, le goût de son eau. Édouard, très-content, pour sa part, du résultat de son expédition, pouvait craindre, il est vrai, que le peuple anglais, déçu dans ses espérances de



victoires et de conquêtes, ne l'accueillit avec peu de faveur; mais il avait pris à l'avance de sages mesures pour conjurer ce danger. C'est Comines encore qui va nous les exposer :

« Il avoit amené dix ou douze hommes tant de » Londres que d'autres villes d'Angleterre, gros » et gras, qui estoient ceux qui avoient tenu la » main à ce passage, et à mettre sus cette puis- » sante armée. Ledit Roy les fesoit loger en » bonnes tentes, mais ce n'estoit point la vie » qu'ils avoient accoustumé, et en furent tost » las, et cuydoient qu'au bout de trois jours, ils » dussent avoir une bataille quand ils seroient » deçà la mer; et le Roy d'Angleterre aydoit à » leur faire des doutes et aussi des craintes pour » leur faire trouver la paix bonne, afin qu'ils » luy aydassent à esteindre les murmures qui » pourroient estre à cause de son retour. »

A la politique des deux rois dans cet épisode comique de leur histoire, s'associe une sorte d'espièglerie d'écoliers. Toutefois le succès de cette politique a quelque chose de triste: il se fondait sur les plus ignobles instincts de la nature humaine.

Edouard IV allait quitter le continent, quand tout à coup le Duc de Bourgogne survient, tombe comme la foudre chez son beau-frère, et lui fait une scène de fureur et de reproches sur la paix qui vient d'être signée. Edouard ne manquait pas de bonnes raisons à lui répondre. Il laisse le fougueux Bourguignon ronger son frein seul, en face de ses combinaisons avortées par sa faute, et repasse en Angleterre.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

### LÉGENDES ET RÉCITS

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Il est difficile de rencontrer un talent plus sympathique que celui de madame de Witt; chez elle, la note est toujours juste, le sentiment réel et profond, l'observation fine, le dialogue naturel: il semble que son illustre père lui ait légué sa plume sobre et pure et elle unit à cet héritage une sensibilité et une élévation toute féminine. Ce nouveau volume, un des meilleurs qu'elle ait écrits, est divisé en deux: des légendes curieuses, racontées avec une émouvante simplicité, et des récits, histoires de nos jours, pénétrés de vérité et de sentiments généreux. *Douce-Amère, Seuls, Histoire d'un petit Livre*, charmeront tous les lecteurs: ce sont de délicats tableaux d'intérieur et l'on croit assister à l'éducation de Charlotte, mademoiselle *Douce-Amère*, aux généreux efforts de Paule, lorsque, seule, elle pourvoit aux besoins des enfants de sa sœur, et aux chagrins, aux travaux de Claire qui écrit d'abord des contes pour amuser son petit garçon et qui devient auteur pour le faire vivre, ainsi que ses jeunes sœurs. Ces *Récits* sont des riens, mais avec quelle âme et quel art ces riens sont racontés!

Parmi les *Légendes*, il en est de fort belles; celle de *Lez Breiz*, le David des Bretons, est racontée avec une verve épique; la *Fille aux talismans* est charmante; l'*Hôte mystérieux* intéresse, et si madame de Witt a écouté, le soir, au coin du feu, les flandrières et les vieux laboureurs, elle a prêté à leurs récits naïfs une élégance et un charme inexprimables. Nous voudrions voir ce beau volume sur la table de toutes nos lectrices<sup>(1)</sup>.

M. B.

### LE LIVRE D'UN PÈRE

PAR M. VICTOR DE LA PRADE.

La littérature ancienne et classique ne s'est pas beaucoup occupée des enfants, et sauf les figures royales, héroïques, Joas, Astyanax, on ne voit pas figurer ces petits êtres dans l'imposant cortège auquel le génie de nos ancêtres a donné la vie. De notre temps, on en parle trop, et la mollesse universelle de l'éducation est encouragée, idéalisée presque, par les écrivains, depuis Victor Hugo jusqu'à Gustave Droz, qui oublient

(1) Chez Hachette. — Un volume in-8°, broché, 5 fr., relié, tranche dorée, 8 fr.



la dignité de l'enfant et le devoir des parents. Les vers consacrés à l'enfance sont un encens idolâtre brûlé devant Sa Majesté l'Enfant; la prose est le langage de la camaraderie, et il est bien rare que l'on sente, dans ces poésies, le véritable accent paternel, austère et tendre, contenu et confiant. Le livre de M. de la Prade à ses enfants fait, à ce sujet, une noble et touchante exception : c'est le cœur d'un véritable père qui l'a dicté, et c'est un poète qui l'a écrit. Le goût de la nature y circule en même temps que le sentiment le plus naturel et le plus juste l'enflamme; on peut en juger par le joli tableau suivant : les enfants se promènent, ils ont soif et ils rencontrent un troupeau de bonnes vaches à la mamelle gonflée de lait :

Dans le groupe joyeux le pâtre est prisonnier.  
On tire avec ardeur la tasse du panier;  
Autour du seau fumant on se presse, on se pousse;  
Plus d'un visage en sort tout barbouillé de mousse  
Et, la première soif s'étant calmée enfin,  
On vide la sacoche et l'on songe à la faim :

.....

Assis en rond, couchés sur l'herbe et les habits,  
Dans la crème écumante ils trempent leur pain bis.  
Qu'ils sont vifs et bruyants, qu'ils sont heureux de  
Il semble que ce lait, ce lait pur, les enivre... [vivre!]

Voilà le père associé à la gaieté de ses fils;  
plus loin vous le trouverez associé de même à  
leurs études, à leurs chagrins et faisant des événements  
de leur jeune vie les grands accidents  
de la sienne. L'éclat des vers, la beauté du

rhythme prêtent à ces belles et tendres pensées  
une grâce de plus. Citons encore :

Petit enfant, petit oiseau,  
Quand tu fredonnes dans ma chambre,  
Je me crois en plein renouveau,  
Fût-ce aux tristes jours de décembre  
Petit oiseau! petit enfant!  
Les murs noirs, les pages méchantes,  
L'ennui, le brouillard étouffant,  
Tout s'éclaircit lorsque tu chantes.  
Il fait soleil dans la maison,  
Sur chaque meuble où tu te poses.  
Ton sourire à chaque saison  
Donne des lilas et des roses.  
Je cesse un instant de souffrir;  
Tes baisers sont mes seules trêves;  
Dans tes yeux je vois se rouvrir  
Le ciel clos de mes anciens rêves.  
Des fleurs vives de ta gaieté  
Dieu veut que ma force renaisse...  
Sitôt que l'enfant a chanté,  
Le père a repris sa jeunesse.

Ce livre touchera tous les pères et toutes les mères; il est vrai comme la nature, beau comme la poésie, élevé comme le devoir (1). Il console du nouveau recueil qu'un ex-grand poète a consacré à l'*Art d'être Grand-Père*, qui, chez lui, n'est autre que l'art de gâter abominablement les pauvres petits enfants.

M. B.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob. — Édition in-18, prix : 3 francs, in-8° illustré, 7 francs.

## LA LECTURE UTILE

### I

La curiosité, suivant la nature des conseils qu'elle donne aux différents esprits, peut être considérée tour à tour comme une tentation à laquelle on doit résister, ou comme un stimulant auquel on fera bien d'obéir.

La curiosité n'est qu'une des formes les moins relevées de l'amour du vrai et du besoin de la science.

Dès qu'on la règle et qu'on la soumet à une méthode, au lieu de l'abandonner à ses caprices et de la suivre dans ses enchantements, elle nous aide à cultiver et à agrandir notre esprit; elle

éveille et soutient notre intérêt; elle nous empêche de nous endormir dans ce que nous pouvons savoir.

Lorsque notre curiosité est ainsi bien conduite et bien réglée, lorsqu'elle s'emploie à des lectures utiles et faites pour répondre aux besoins de notre esprit, elle entretient et fortifie notre pensée; elle suffit pour nous élever jusqu'à une véritable supériorité.

Il n'est pas facile de conduire et de distribuer ses lectures de façon à en tirer le meilleur parti possible. Il ne paraît guère moins malaisé de conseiller un choix que de le faire soi-même. Il suffit d'entrer dans une bibliothèque, même de



proportions restreintes, pour que notre esprit demeure véritablement confondu, dès que, au lieu de parcourir d'un regard indifférent les étages des rayons superposés, nous nous prenons à songer au temps que demanderait la connaissance, même superficielle, d'une aussi grande multitude d'ouvrages. Comment se reconnaître parmi ces auteurs ? Chacun d'eux n'a-t-il pas sa valeur propre et n'a-t-on pas quelque chose à gagner dans sa compagnie ? D'un autre côté, si aucun d'entre eux n'est absolument sans utilité, n'est-il pas certain qu'ils présentent des mérites bien inégaux et que les aborder sans information, c'est risquer d'être fort mal servi par le hasard ?

Il n'est donc pas sans intérêt de se demander s'il ne serait pas possible d'introduire une classification dans ses lectures, de telle sorte qu'un ouvrage pris au hasard entrât nécessairement dans une des catégories qu'on aurait distinguées. Il suffirait alors d'un bien petit nombre de réflexions relatives à chacune de ces catégories pour embrasser dans leur ensemble et suivre, même dans leurs détails, toutes les lectures auxquelles nous pouvons nous livrer.

## II

Toutes les connaissances humaines, considérées non pas au point de vue des objets qu'elles représentent, mais eu égard à l'usage que nous pouvons en faire, se divisent en deux catégories : elles sont ou *techniques* ou simplement *humaines*, s'il m'est permis d'employer ici cette expression. Elles ont trait, soit à cet ensemble de notions professionnelles que notre situation nous met en demeure d'acquérir, soit à ce courant d'idées qui constitue notre niveau intellectuel dans l'usage de la vie.

Ce n'est pas la lecture, mais une étude systématique et approfondie, qui nous donne à l'origine les connaissances techniques. Il faut absolument prendre la peine de les acquérir par un travail spécial, qui devient tout à la fois le point de départ et la consécration de notre carrière.

Une fois que le médecin, le jurisconsulte, l'ingénieur ont passé par ces premières épreuves, les nécessités de leur profession et les occupations de leur vie ne leur permettent guère de reprendre ou de continuer un pareil labeur dans les mêmes conditions de calme et de suite. Ils vont d'ordinaire jusqu'au bout de leur tâche avec le bagage dont ils s'étaient pourvus au commencement. D'ailleurs, si le frottement des affaires et le contact avec la réalité usent une partie de leur savoir, la connaissance de nouveaux faits renouvelée dans une certaine mesure leurs idées, et l'imprévu des événements les préserve de la routine.

Toutefois, l'enseignement des faits ne leur suffit pas. Il est absolument nécessaire à un savant qui se respecte et ne veut point, quelque jour,

rester au-dessous de sa tâche, de ne pas demeurer stationnaire et indifférent aux découvertes nouvelles. Il convient qu'il suive le mouvement, et, comme on le dit avec tant de justesse, *qu'il se tienne au courant*.

Chaque profession nous appelle donc tout d'abord à des lectures pour ainsi dire forcées. Nous nous devons à nous-mêmes de ne point laisser périliter la supériorité que nous ont acquise nos premières études, et de compléter par des lectures intelligentes et suivies les connaissances techniques de notre profession.

La plupart des hommes n'ont pas besoin ici qu'on les stimule. Notre orgueil nous porte volontiers à nous livrer aux travaux dans lesquels nous nous croyons déjà supérieurs. Dès que nous pensons exceller dans une œuvre quelconque, au lieu de diriger notre activité autre part, pour chercher à compenser ce qui nous manque, nous nous sentons entraînés à nous concentrer précisément dans les études où nous sommes le plus forts. Cette tendance de notre amour-propre et de notre paresse combinés est tellement forte et va si loin, que, si nous avons, même dans nos connaissances spéciales, quelque partie décidément plus complète et sur laquelle nous n'ayons nul besoin de revenir, il arrivera le plus souvent, qu'au lieu de combler les lacunes que nous nous connaissons bien, notre esprit va se complaire et s'attarder à revoir une fois de plus des théories sur lesquelles il est passé maître, comme s'il voulait se donner à lui-même le spectacle de sa force et de son érudition.

Il y a plus d'inconvénients qu'on ne le pense à se spécialiser ainsi sans mesure et sans faire entrer en ligne de compte les conditions générales de l'équilibre de l'esprit.

Il ne manque pas dans le monde de gens qui tiennent à honneur de rester étrangers à tout ce qui n'est pas leur domaine propre. Parlez-leur d'un ouvrage de littérature, de morale, d'histoire, de politique, d'un livre, en un mot, qui touche par leurs endroits les plus vifs les plus grandes questions qui puissent agiter l'humanité : ils oseront bien vous répondre que ces questions ne les regardent pas et qu'elles ne rentrent point dans le domaine de leur algèbre ou de leur mécanique.

Le malheur est qu'après avoir écarté ces pensées parce qu'ils y étaient indifférents, ils ne tardent guère à en devenir incapables. Leur travers et leur esprit d'exclusion se changent en une véritable maladie. Aucun sujet, quels qu'en soient l'importance et l'intérêt, ne peut plus secouer leur apathie. Plus cet état de choses se prolonge, plus cette incapacité augmente : elle finit par les rendre étrangers à tout ce qui n'est pas le livre de leur métier. Cette manie de s'ensevelir dans quelque recoin des connaissances humaines, sous le beau prétexte de se spécialiser, est peut-être une des erreurs les plus répandues de notre temps. Indépendamment de ce qu'elle offre de



facilité à la paresse, elle favorise en même temps nos prétentions à la profondeur. Nous finissons par tirer vanité de notre impuissance à comprendre tout ce qui ne ressort pas de notre étroit domaine ; et cependant il ne faut pas oublier qu'à creuser un puits pour y descendre, on peut sans doute faire une connaissance plus intime avec ce point du sol dans lequel on a pénétré, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'on perd de vue, à mesure qu'on s'y engouffre, les larges perspectives de l'horizon et la contemplation de l'univers.

Pour devenir savant, on n'en est pas moins homme, et la sagesse la plus vulgaire commande, pour se préserver de cette espèce d'abrutissement technique, de chercher dans la lecture quelque diversion aux idées que vos occupations de chaque jour vous ramènent incessamment à l'esprit.

Il n'est pas nécessaire, pour opérer ainsi une diversion intelligente, de se jeter dans les idées les plus étrangères à ses préoccupations et les plus éloignées de ses propres connaissances. Ce serait s'exposer maladroitement à n'y trouver qu'un faible intérêt et à n'en retirer qu'un médiocre profit. Il est bien préférable, au contraire,

de rattacher par quelque lien, fût-il un peu com-  
plaisant et un peu lâche, les digressions de ses  
loisirs aux travaux de ses études, de façon à  
faire dans les sciences voisines quelques excursions  
pleines tout à la fois d'intérêt et de profit.

En même temps que notre esprit retrouve dans  
ces échappées un peu d'air et de liberté, nos  
connaissances spéciales elles-mêmes y gagnent  
plus qu'on ne saurait le penser. Ce qui leur  
manque en effet souvent pour être plus exactes  
et suffisamment conciliantes, c'est l'étendue et la  
portée ; c'est la notion des rapports qui les re-  
lient à toutes les sciences humaines. Au lieu de  
s'armer, comme il lui arrive le plus souvent,  
d'un esprit d'exclusion pour résister au désir  
d'aborder telle ou telle science mixte, dans la  
crainte de dépasser nos propres frontières, ne  
serait-il pas plus naturel et plus utile de pousser  
hardiment des reconnaissances chez le voisin ? et  
s'il imitait, à son tour, notre propre exemple,  
au lieu de s'observer pour se combattre, on se  
rencontrerait pour se réunir.

ANTONIN RONDELET.

(A suivre.)

## LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE)

### XVI

#### LA FIN DU JOUR.

Michel ne fut pas guéri le lendemain, comme  
sa petite sœur l'avait naïvement demandé ; il se  
trouva plus malade encore, la fièvre devint  
plus ardente ; pendant cinq ou six jours, sa vie  
fut en suspens et les cœurs de ceux qui l'ai-  
maient, bourrelés d'angoisses. Les journées  
étaient pleines d'agitation et les nuits, dans leur  
silence, remplies de douleur, longues pour celui  
qui souffrait, interminables pour la sœur et la  
mère qui le veillaient et qui tremblaient que  
l'aube ne le revît pas vivant. Les soins tendres  
et continuels, la force de constitution du malade  
le sauvèrent enfin ; il eut une rapide conva-  
lescence et, ses forces revenues, il se sentit prêt à  
reprandre sa route et son fardeau. Il n'hésitait  
pas, mais les bras caressants qui l'avaient soulevé  
sur sa couche le retenaient loin du travail ; sa  
mère le suppliait de s'accorder quelque repos ;  
Clotilde ne parlait pas, mais elle le regardait

avec ces yeux qui avaient tant pleuré sur lui, et  
ce regard était une prière. Il consentit à se laisser  
soigner encore.

Le péril que Michel avait couru, comme une  
secousse électrique qui ramène la vie, avait ré-  
veillé dans le cœur de madame Maurand cette  
tendresse ineffable et instinctive, faite d'âme et  
de chair, que la mère ressent pour son petit  
enfant. En le voyant étendu, faible, abattu, me-  
nacé, lui qui, depuis tant d'années, était son  
unique soutien, son appui, lui dont elle redoutait  
parfois la raison et l'autorité, son affection avait  
rétrogradé : l'homme fort redevenait enfant par la  
maladie, et la mère redevenait jeune pour le chérir  
et souffrir avec lui. Elle le soigna avec passion,  
elle le défendit avec énergie contre la mort, et  
Clotilde, la fidèle Clotilde, avait à peine le droit  
de lui rendre quelques services que leur mère  
lui disputait aussitôt ; elle abâtissait avec sére-  
nité, elle ne disait pas : « Je l'aimais quand vous  
l'oubliez ! » mais, en elle-même, elle se répé-  
tait : « Quel bonheur ! mon frère verra combien



il est aimé ! » Emmeric, silencieusement affligé, passait auprès de Michel une partie des nuits ; il demeurerait éveillé, il ne clignait pas les yeux, mais, incompétent en fait de maladies comme les gens qui se sont toujours bien portés, il allait, à la moindre alarme, appeler sa sœur : « Viens donc ! il me paraît moins bien... j'ai peur qu'il n'ait encore une crise à l'estomac... Viens vite... il se plaint... »

Clotilde accourait et leur mère aussi ; seule, la petite Claire dormait d'un sommeil tranquille, ce sommeil inexpugnable de la jeunesse, mais, dans la journée, le sérieux de la situation agissait même sur elle : elle tâchait de se rendre utile, elle faisait les rôles, car il fallait vivre ! elle réussissait à préparer les limonades que madame Maurand portait à Michel, mais elle entraînait dans la chambre le moins possible. La maladie et la souffrance lui faisaient peur.

M. Labriche envoyait demander des nouvelles du malade. M. Edme vint voir son neveu à plusieurs reprises et, tous les deux jours, il recevait la visite de M. Anselme, qui paraissait lui faire un plaisir intime. Clotilde, qui savait quelle amitié précieuse c'était pour son frère, tâchait de les laisser seuls et d'engager sa mère à quitter un instant cette chambre où elle était remplacée par une affection dévouée. Un jour, elle avait laissé monsieur Anselme auprès de Michel et madame Maurand, dans la cuisine, occupée à préparer un premier repas de convalescence : elle alla elle-même chercher le remède prescrit au matin par le médecin ; en descendant la place de Montmorency, elle croisa un homme qui la salua, qu'elle ne reconnut point et, au moment de rentrer chez elle, ce même homme, qui l'avait suivie de loin, vint à elle et lui dit :

« Me permettriez-vous de vous faire une visite ? »

Elle le reconnut : c'était Adrien Cortal ; elle lui tendit la main, et lui répondit :

« Certainement, et ma mère sera charmée de vous voir. »

Il semblait intimidé ; elle se sentait tranquille et se rendait compte que l'affection d'autrefois n'existait plus et qu'un souvenir d'enfance et d'amitié survivait seul à ce sentiment dont elle avait souffert.

Ils entrèrent ; lorsqu'il fut assis dans la vieille salle à manger, toujours la même, Adrien regarda autour de lui avec une espèce de curiosité : comparait-il les richesses de Lyon à la pauvreté sereine de Montmorency ? regrettait-il le passé ? s'applaudissait-il d'avoir choisi la voie large et facile ? Clotilde n'essaya pas de deviner ses pensées ; elle lui parla simplement et doucement, comme à un ami quitté la veille.

« Vous savez, dit-elle, que Michel nous a donnés les plus vives inquiétudes ? »

— Je ne sais rien, j'arrive de Lyon. Michel a été malade ?

— Très-grièvement, mais il va mieux, il est sauvé.

— Ah ! tant mieux, vous avez dû être si inquiète ! vous aimez tant les vôtres ! Je ne sais rien de ce qui se passe ici : j'étais à Paris, pour affaires ; j'ai eu la tentation de revoir Montmorency, je vous ai rencontrée, je n'ai pu résister au désir de vous parler.

— Et vos parents, monsieur Adrien ?

— Ils se portent bien : ma mère rajeunit, je crois, elle est heureuse au milieu de ses petits-enfants.

— Ah !... vous avez des enfants ?

— Trois jolis enfants.

— Vous êtes heureux ? votre position vous satisfait ?...

Il hésita :

« Je dois être satisfait, dit-il enfin ; ma femme est une digne personne, mon beau-père est parfait pour moi et pour mes parents, mais, vous me connaissez, et vous savez que mon caractère n'est pas facile au bonheur et ne se prête pas à la gaieté... je ne jouis pas de ce que je possède, et je regrette ce que j'ai perdu ! Ne parlons plus de moi ; vous, êtes-vous heureuse ? vous semblez si tranquille ! »

— Je le suis, répartit-elle, et je remercie Dieu du sort qu'il m'a fait, maintenant que mon bon Michel est guéri. Mais permettez-moi d'appeler ma mère... »

Madame Maurand vint, elle s'informa longtemps de sa vieille amie, elle parla de ses enfants, et comme Adrien ne lui répondait que par monosyllabes :

« Vous semblez triste ? dit-elle.

— Que voulez-vous, madame, on ne peut pas tout réunir. Je dirai à ma mère que je vous ai vue ; elle en sera heureuse. Adieu, madame ; adieu, mademoiselle, mille amitiés à Michel... s'il venait à Lyon, je serais bien satisfait de le voir. »

Il leur serra la main et les quitta.

« Il n'a pas l'air content, et, pourtant, il est si riche ! dit madame Maurand.

— Moi, je suis pauvre et je me trouve contente, se dit Clotilde ; merci, mon Dieu ! de me le faire sentir ! »

Elle raconta cette visite à Michel ; il l'interrogea du regard :

« Je suis charmée de l'avoir vu, dit-elle ; je voudrais qu'il appréciait mieux sa position, puisque je me trouve si pleinement contente de la mienne.

— Tu ressembles à monsieur Anselme ! lui dit-il en souriant, moins les rides et les cheveux blancs : comme lui, tu jouis de tes sacrifices. »

Quelques jours après, M. Labriche vint en personne faire une visite à son commis ; il causa d'affaires de bureau auxquelles les deux femmes ne comprenaient pas grand-chose, de banalités politiques qui les laissaient indifférentes, et, au



moment de prendre congé, il dit à Michel :

« Je vous réclame le plus tôt possible, nous avons besoin de vous là-bas.

— A lundi alors, monsieur.

— A lundi.

— Si tu lui es si nécessaire, dit madame Maurand, il devrait bien te payer davantage.

— Plus tard, ma mère, vous verrez, plus tard... »

Le lundi, il retourna au bureau, et ses forces complètement revenues, il reprit aussi ses habitudes de charité et de travail; il alla au Patronage de M. Anselme, il veilla dans son petit atelier, et, comme autrefois, deux lumières brillèrent à deux fenêtres élevées de la maison. L'hiver se passa paisiblement : Emmeric piochait sa philosophie, Clotilde écrivait et priait, Claire rêvassait, travaillait nonchalamment à quelques copies et activement à ses chiffons; madame Maurand veillait à leur bien-être à tous, car la maladie de Michel avait éveillé ses craintes maternelles et les avait étendues à tous ses enfants; elle commençait à se rassurer cependant : Michel semblait plus fort que jamais, son visage brun et pâle avait pris même quelques couleurs rosées, indices de la santé, il ne se plaignait jamais, et sa fermeté sereine rassurait tous les autres sur leur sort; il tenait le gouvernement, il consultait les étoiles et il ne semblait pas craindre : c'était assez pour que ceux qu'il protégeait fussent tranquilles.

L'orage non prévu éclata cependant. A la fin d'avril, Michel retomba malade, avec les mêmes accidents que la première fois, mais plus intenses et plus menaçants. Le doute même ne fut pas longtemps possible, et si le médecin, si les parents voulaient espérer, le malade, lui, ne s'abusait pas. A la fin du second jour, qui avait été affreux, il se trouva seul avec Clotilde :

« Ma sœur, dit-il en lui tendant la main, un dernier service : un prêtre ! »

Elle y courut; elle ne pouvait plus s'abuser : la mort était sur ce front et une espérance immortelle dans ce regard. Michel accomplit les derniers devoirs du chrétien avec un calme et une joie qui ne pouvaient se cacher : le voyageur fatigué touchait au repos, l'âme que tout avait affligée, déçue ici-bas, allait entrer dans ce royaume où tout est délices, où Dieu se plaît à payer, de toute sa puissance infinie, les douleurs souffertes pour lui, car le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment !

La nuit fut très-mauvaise : au lever du jour, Michel vit tous ceux qu'il aimait autour de lui, et un faible sourire entr'ouvrit ses lèvres :

« Maman, dit-il, chère maman, ne t'afflige pas trop... trois enfants te restent... merci de toutes tes bontés... écoute : M. Anselme viendra, il te dira quelque chose... »

Un spasme l'interrompit, il serra son crucifix sur sa poitrine; quand il revint à lui :

« Clotilde, dit-il, achève notre tâche !... tu sais

où nous nous reverrons... Emmeric, sois bon, songe à Dieu, aime notre mère... et toi aussi, Claire, chère petite... »

On entendait à peine, dans le silence, ses paroles entrecoupées; il tendit la main à M. Edme, qui se tenait debout près de lui :

« Je vous les recommande ! » dit-il encore.

A quoi bon décrire cette dernière scène ? il expira, la croix sur sa bouche, et, un moment avant que l'âme s'envolât, Clotilde, penchée sur son frère, entendit ces mots murmurés à voix basse :

« Je les ai aimés jusqu'à la fin... » Une seconde après, Michel n'était plus...

La douleur de madame Maurand éclata avec violence : peut-être la conscience y avait-elle une large part, et se reprochait-elle de n'avoir pas assez chéri ce fils qui l'avait tant aimée. Clotilde fut calme dans son chagrin profond : elle avait mis tout son trésor en dépôt dans le sein de son Dieu. Emmeric pleura son frère comme il l'avait aimé, avec une tendresse qu'on aurait eu peine à attendre de son caractère, jadis personnel et léger; Claire versa beaucoup de larmes, mais on sentait qu'elle devait se consoler.

Le quatrième jour après les funérailles, auxquelles M. Labriche et tous ses employés avaient assisté, M. Anselme demanda à parler à madame Maurand. Elle le reçut en présence de M. Edme et de Clotilde : il s'assit auprès d'elle, posa son portefeuille sur la table, et lui dit :

« Chère madame, je viens au nom de celui que le bon Dieu a appelé à lui, au nom de votre fils qui vous aimait tant et qui vous l'a prouvé jusqu'à la mort... Pouvez-vous m'entendre ? »

Elle fit un signe affirmatif :

« Voici, dit-il, un dépôt que Michel a remis entre mes mains. Cet argent, gagné par son travail, il le destinait à affranchir son jeune frère de la conscription et à lui permettre de faire ses études de droit... et surtout à vous affranchir, vous, madame, de toute inquiétude. Voici ces onze mille francs... prix de près de deux ans de labeurs. »

Il les compta sur la table, en onze billets. Madame Maurand ne comprenait pas, elle regardait ces billets comme si elle les eût vus en rêve; M. Edme demanda avec inquiétude :

« Comment se peut-il, monsieur, que mon pauvre cher neveu...

— Ah ! monsieur, Michel avait un grand cœur et un grand courage. Pour gagner cet argent en moins de deux ans, il a accepté chez M. Labriche des fonctions dangereuses : il a dirigé l'atelier où se fabriquent les nouvelles couleurs de teinture, l'aniline, la fuchsine... le salaire et le danger étaient grands... il a espéré que sa robuste et saine constitution le sauverait... mais en vain...

— Malheureux enfant ! s'écria M. Edme; si



j'avais su ! Mais je ne connais rien aux sciences physiques, je ne me doutais pas...

— Oh ! mon cher Edme ! s'écria madame Maurand, cet argent me fait peur : c'est le prix de la vie de mon fils !

— Il doit vous être sacré, madame ; il a été gagné par le plus grand amour filial et fraternel : c'est un gage, un dernier gage d'amour de votre cher enfant... »

Madame Maurand ne pouvait répondre ; Clotilde pleurait amèrement. M. Edme voulait des explications, et M. Anselme les lui donnait avec bonté :

« C'est une industrie nouvelle, disait-il, elle est périlleuse, et M. Labriche avait compris qu'il fallait payer largement le soldat qui allait à la bouche du canon. Michel s'est offert : il comptait sur Dieu d'abord, sur sa forte santé ensuite. Il tomba malade, je l'exhortai à renoncer à cet emploi, mais le médecin, qu'il consulta, le rassura, lui dit qu'il n'y avait plus l'ombre de danger. Il alla, travailla jusqu'à ce que le poison l'ait foudroyé ! Il était si heureux de gagner cet argent pour sa mère ! »

M. Edme ne demandait plus rien : ses pleurs l'étouffaient :

« Mon pauvre Michel !

— Mon frère, lui dit madame Maurand, cette découverte qui a tué mon fils, n'était-ce pas là ce que cherchait mon mari ?

— Oui, ma sœur, c'est une fatalité !

— Ah ! monsieur, n'appellez pas fatalité le dévouement de cette âme généreuse, qui n'a voulu que Dieu pour témoin de ses efforts ! Elle le possède maintenant, ce Dieu des sciences et des vertus, qu'elle a aimé et servi... »

M. Edme serra la main du vieux commis et lui dit :

« Merci, Monsieur, vous qui avez aimé et apprécié Michel, merci pour nous tous ! »

Quand Emmeric revint et qu'il apprit la nouvelle preuve de tendresse que son frère lui avait silencieusement donnée, il se tut longtemps et il dit enfin :

« Ma mère, je suis fils aîné de veuve, je ne serai pas soldat, mais je veux travailler, je serai légiste, et, comme Michel, je vous aimerai, je vous soutiendrai... ah ! quel exemple ! cher frère ! ami incomparable ! »

Si les âmes bienheureuses planent autour de ceux qu'elles ont aimés, celle de Michel devait être satisfaite. Sa mémoire était chérie, et son exemple, comme un type s'empreint dans un métal en fusion, se gravait dans le cœur d'Emmeric.

Une autre auréole encore devait couronner le nom obscur du jeune commis. Emmeric revint un soir du collège et entra dans la chambre, avec un air de joie, bien étranger à son visage depuis quelque temps. Il tenait un journal :

« Ma mère, saviez-vous que Michel avait exposé au Salon ?

— Je le savais, répondit Clotilde. Il ne voulait le dire qu'en cas de succès.

— Voici le succès ! dit le jeune homme avec chaleur. »

Il ouvrit le journal et lut :

« N'oublions pas de mentionner un remarquable bas-relief, le *Christ au tombeau*, d'une main inexpérimentée peut-être, mais plein de sentiment et de noblesse. Cette œuvre promettait beaucoup pour l'avenir ; mais l'artiste, M. Michel Maurand, vient de succomber à une rapide maladie. C'est une perte réelle pour l'art. »

Les yeux de Clotilde étincelaient à travers ses pleurs.

« Mon cher Michel ! il eût été heureux de ce succès !

— C'est un rayon de soleil sur son tombeau, dit Emmeric.

— Il sculptait donc toujours ? demanda madame Maurand.

— Oui, maman, vous verrez dans son atelier, si vous voulez y monter, bien des ébauches. Vous savez comme il aimait son art, et M. P. le soutenait dans cette voie.

— Que je l'ai méconnu ! dit la pauvre mère avec un soupir. Pourtant, pouvais-je faire autrement que de le rappeler d'Italie, après la mort de votre pauvre père et la ruine de nos espérances ?

— Mère, il ne s'est jamais plaint.

— Ni toi, Clotilde ! vous avez été si bons pour votre mère ! »

Le lendemain, une lettre arriva de Paris, à l'adresse de Michel. Sur l'ordre de sa mère, Clotilde la décacheta ; elle était d'un marchand d'objets d'art et de piété, bien connu à Paris, et elle disait ceci :

« Monsieur,

» Nous avons remarqué, au Salon, un bas-relief signé de votre nom ; nous serions heureux si vous nous permettiez de l'éditer : il aurait, nous le pensons, un vrai succès parmi notre clientèle. Vous fixeriez vous-même le prix, et si vous pouviez lui faire un pendant, soit une *Nativité* ou une *Résurrection*, nous vous en serions particulièrement obligés.

» Vos très-humbles serviteurs,

» A. et Cie.

» Rue Saint-Sulpice. »

« Ils ne savent pas qu'il est mort ! dit Clotilde avec douleur. Trop tard ! il a semé et il n'a pas recueilli !

— Il a semé pour nous, répondit madame Maurand ; il faudra, ma fille, envoyer cette lettre à Edme ; je suis bien incapable de m'occuper d'affaires, de celle-ci surtout... je donnerais tout l'argent de la terre pour que Michel fût encore près de nous ! »

Les témoignages d'estime, d'affection se succé-



daient : tout ce qu'on savait de la vie de Michel, de son dévouement absolu à sa famille, entourait de respect sa mémoire, et le bruit que les journaux, apprenant qu'il n'était plus, firent autour de son œuvre, ajouta à son nom une gloire mélancolique. Emmeric et sa mère en étaient fiers; Clotilde, au souvenir de cette vie combattue et de cette tombe ornée de palmes, levait les yeux au ciel et pensait à d'autres couronnes. Une nouvelle circonstance l'émut cependant au plus profond de l'âme.

Madame Labriche avait envoyé des cartes à la famille en deuil, mais tout ce qu'on disait autour d'elle du commis de son mari, l'engagea à faire une visite à madame Maurand; elle vint, elle montra une vive sympathie, elle s'informa de tout ce qu'avait fait Michel, et elle dit enfin :

« Et il a laissé des sculptures, des essais, des ébauches ? peut-être, chère madame, pourriez-vous tirer parti de cela ? »

— Rien n'est achevé, madame, sauf un portrait... »

Elle dit un mot tout bas à Clotilde, qui, sans répliquer, sortit de la chambre et revint, tenant à la main, le médaillon que Michel avait fait de souvenir.

« Mais c'est mon Isabelle ! s'écria madame Labriche, avec une extrême surprise ? Il la connaissait donc ? c'est d'une ressemblance frappante... Voilà Isabelle à dix-huit ans ! »

— Si vous vouliez l'accepter, madame ? dit madame Maurand d'une voix très-émue. C'est l'offrande d'une mère à une autre mère.

— Vous êtes mille fois trop bonne, chère madame ! ce portrait serait bien précieux pour moi... Mais où donc l'avait-il vue ? »

Elle réfléchit un peu, regarda encore le médaillon, vrai, vivant, et elle ajouta :

« Elle était ainsi, elle était jolie et charmante, mais elle est bien changée. Elle n'est pas très-heureuse, ma pauvre fille ! »

— Elle l'aurait bien mérité cependant, elle paraissait si aimable !

— Son mari ne l'apprécie pas comme nous, il est dur pour elle ! »

Clotilde soupira, et madame Maurand dit ingénument :

« Je n'étais pas dans les confidences de mon fils, mais je suppose qu'il a bien un peu aimé cette aimable enfant.

— Plût à Dieu qu'il l'eût aimée et que nous l'eussions su ! s'écria madame Labriche. Un homme de cœur et de talent, comme lui, nous aurait bien convenu, et il aurait apprécié notre chère enfant.

— Ah ! madame, dit Clotilde, on se connaît et on se rencontre trop tard.

— Vous dites une triste vérité, mademoiselle. Mais me permettez-vous, vraiment, d'emporter ce médaillon ? je ne le montrerai qu'à mon mari : il sera heureux de revoir sa fille telle qu'elle était, lorsque le chagrin ne l'avait pas abattue ! Je ne le lui montrerai pas à elle, ni à son mari. Elle s'en préoccuperait peut-être, et lui, à coup sûr, s'en fâcherait. Ah ! nous avons bien nos peines ! une fille unique, malheureuse, méconnue, ayant devant elle l'avenir long et triste, c'est un coup de poignard au cœur. Me permettez-vous de revenir vous voir, madame ? il y a désormais un lien entre nous. »

Elle les quitta, emportant le précieux médaillon.

« Tout est venu trop tard ! se dit Clotilde, moisson semée sur la terre, mûrie au ciel ! »

M. BOURDON.

(Suite et fin au prochain numéro).

## UN CONCERT CHEZ LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR

SUZANNE,  
GENEVIÈVE, } demoiselles de Saint-Cyr.  
GABRIELLE,  
LA VICOMTESSE.

Autres pensionnaires de Saint-Cyr.

La scène se passe à la maison de Saint-Cyr,  
sous Louis XIV.

Le théâtre représente une salle donnant de plain-pied sur la cour. — Portes au fond et de côté.

### SCÈNE PREMIÈRE

Les demoiselles de Saint-Cyr en toilette de soirée.

GENEVIÈVE

CHEUR.

Ah ! quel plaisir ! Ah ! quel bonheur !  
Et pour nous toutes quel honneur !  
C'est elle-même, la marquise  
Dont la bonté nous est acquise,



Qui bientôt à Saint-Cyr viendra,  
Et qui voudra  
De sa présence honorer notre fête.  
Avant ce soir  
On doit la voir;  
Pour le concert que chacune soit prête!

GENEVIÈVE. Oui, mesdemoiselles, chacune de nous sera prête; il faut se faire honneur. Madame de Maintenon, notre protectrice, sera contente de nous; elle en parlera au roi, et demain il ne sera question dans tout Versailles, à la Cour et à la ville, que des demoiselles de Saint-Cyr.

UNE DEMOISELLE. C'est de vous que l'on parlera, puisque vous avez le bonheur de chanter un *solo*.

UNE AUTRE. Nous ne figurons que dans le chœur.

GENEVIÈVE. C'est un bonheur, puisque bonheur il y a, que je partage avec Suzanne de Simiane et Gabrielle d'Albrun. Mais il ne faut pas nous jalouser pour cela. Le compositeur avait besoin de trois voix pour la cantate qu'il a écrite tout exprès : *La Foi, l'Espérance et la Charité*. Ce n'est pas sa faute si les vertus sont en si petit nombre.

UNE DEMOISELLE. Pourquoi ne pas choisir un argument qui lui permit d'employer plus de premiers sujets?

UNE AUTRE. *Les Saisons*, par exemple; il y en a quatre; il y aurait eu un *solo* pour moi aussi.

GENEVIÈVE. Fi! la petite égoïste. Et les autres, donc? A vous entendre, il aurait dû choisir les *Sept Péchés capitaux*. Je sais bien qui aurait joué le rôle de l'*Envie*.

UNE DEMOISELLE. Et moi, celle qui aurait tenu avec succès celui de l'*Orgueil*.

UNE AUTRE. Pourvu qu'il m'eût laissé la *Pa- resse*! Comme je m'en serais accommodée!

GENEVIÈVE. Mais où sont Gabrielle et Suzanne? Elles n'en finissent pas à leur toilette.

UNE DEMOISELLE. Le fait est que nous n'avons ni la *Foi* ni la *Charité*.

GENEVIÈVE. Tu ne crois pas si bien dire!... Mais vous avez l'*Espérance*... Tiens, voici Suzanne! (*La voyant arriver.*) Je te croyais perdue.

## SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES. SUZANNE, *entrant toute joyeuse*.

SUZANNE.  
N'avez point de souci,  
Suzanne la voici!

## RONDE.

Alouette ou fauvette,  
A chanter toujours prête  
Quelque joyeux refrain.  
Pour moi c'est toujours fête;  
On dit que je suis faite  
Pour être un bout-en-train.  
Alerte et guillerette,

Contente et satisfaite  
De son heureux destin,  
Suzanne est toujours prête  
A chanter cet air-là!  
Suzanne, la voilà,  
Tra-la-la, tra-la-la, etc.

GENEVIÈVE. Comme le maître t'a bien choisie pour ton rôle. La *Charité* doit avoir une mine souriante. Un sourire c'est déjà une consolation, quand on va soulager une infortune.

SUZANNE. Surtout s'il est accompagné d'une pièce d'or.

GENEVIÈVE. Oui; mais si on l'offre avec une figure piteuse, on a l'air de faire un sacrifice, et on blesse le malheureux qu'on veut secourir... Et maintenant que vous avez l'*Espérance* et la *Charité*, il n'y plus que la *Foi* qui nous manque, au figuré, bien entendu.

SUZANNE. Tu te trompes, Geneviève; la *Foi* la voici, personnifiée en notre chère Gabrielle.

## SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTES, GABRIELLE.

GABRIELLE. Ah! mes pauvres amies! Vous ne savez pas la nouvelle? Eh bien! il ne nous manquait plus que ce malheur!

SUZANNE. Qu'est-ce donc? Il y aurait le feu à Saint-Cyr?

GABRIELLE. Madame la marquise de Maintenon...

GENEVIÈVE. Serait-elle malade?

GABRIELLE. Elle se porte si bien, qu'elle accompagne le roi à Paris. Elle est partie ce matin. (*Mouvement de désappointement chez les demoiselles.*)

SUZANNE. Et le concert est remis?

GABRIELLE. Pas du tout. C'est une certaine vicomtesse de Sainte-Adresse d'Aspremont qui la remplacera à Saint-Cyr. Elle vient d'en prévenir la sous-directrice, et on l'attend d'un moment à l'autre.

SUZANNE. Miséricorde! madame de Sainte-Adresse! Mais elle doit avoir quatre-vingt-dix-neuf ans et demi. Elle a dû briller sous le roi Henri IV. Et c'est pour elle que nous aurons fait tant de frais de toilette... et de répétitions!

LES DEMOISELLES. Quel désenchantement!

SUZANNE. Eh bien, mes chères, nous chanterons pour nous-mêmes, à moins que... (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! comme vos figures se sont allongées. (*Bas.*) Sont-elles penaudes!... Tiens! quelle idée! ce serait amusant! (*Elle éclate de rire.* — *Haut.*) Vous ne l'avez jamais vue, madame d'Aspremont?

TOUTES. Jamais.

SUZANNE. Moi, je l'ai vue une fois, chez ma grand'mère. Vieille, roide, anguleuse, toujours en noir, toujours la figure cachée sous ses coiffes, un vrai catafalque... Des lunettes vertes et les



joues couperosées ; son visage ressemble à un vitrail de cathédrale.

GENEVIEVE. Je te retiens pour les portraits ! Et moi qui disais qu'on avait eu la main heureuse en te choisissant pour le rôle de la *Charité*.

SUZANNE. Je suis plus franche que toi, voilà tout. (*Bas à Geneviève.*) Tâchons de rester seules avec toi et Gabrielle ; j'ai un projet à vous communiquer.

GENEVIEVE, aux demoiselles. Eh bien, jusqu'à ce que cette remplaçante arrive, Gabrielle, Suzanne, si nous repassons un peu nos rôles ?

SUZANNE. Volontiers.

UNE DEMOISELLE. Ce qui veut dire : « Allez-vous-en. »

#### REPRISE DU CHŒUR.

Ah ! quel chagrin ! Ah ! quel malheur !

Pour nous toutes quelle douleur !

Ce ne sera pas la marquise

Dont la bonté nous est acquise,

Qui, ce soir, à Saint-Cyr viendra

Et qui pourra

De sa présence honorer notre fête.

Elle s'abstient,

Une autre vient...

Quelle ironie ! Hélas ! quelle défaite !

(*Elles sortent de mauvaise humeur.*)

#### SCÈNE IV

GABRIELLE, SUZANNE, GENEVIEVE.

SUZANNE. Nous voilà seules. — Voulez-vous que nous nous amusions ? Écoutez-moi, il m'est venu une idée très-folâtre : c'est de mystifier ces demoiselles. Mais il faut que vous m'aidiez.

##### I

J'ai là-haut, dans mes cartons,

Vieilles coiffes, vieux jupons ;

Je les tiens de ma grand'mère ;

Ils feront bien mon affaire.

De ce pas je vais aller,

En secret, m'en affubler ;

Mais de ce que je vais faire

Prenez garde de parler.

Déguisée ainsi, je passe

Pour cette vieille gothou

Qu'on attend, et qui remplace

Madame de Maintenon.

##### II

Faudra pas me ménager

Quand j'aurai l'air de rager.

Figurez-vous la surprise

Quand pour elle je suis prise ;

Figurez-vous la stupeur

Des compagnes et leur peur !

Nous rirons de leur méprise.

Nous rirons de leur frayeur !

Déguisée ainsi, je passe, etc.

GENEVIEVE. Ah ! par exemple ! cela me semble un peu fort : se présenter comme madame la vicomtesse de Sainte-Adresse d'Aspremont, remplaçante de madame de Maintenon ! Si elle le savait !...

SUZANNE. Comment le saurait-elle ?... Mais ce n'est pas tout. Si vous m'avez bien comprise, vous vous moquerez de moi, vous me raillerez, me ferez des grimaces, toute sorte de misères, et ces demoiselles-en seront horripilées.

GABRIELLE. Toujours la même, cette Suzanne ! C'est égal, l'idée est dangereuse.

SUZANNE. Bah ! bah ! bah ! il faut bien s'amuser un peu. Vite, il n'y a pas de temps à perdre, je me déguise et je reviens. Jouez bien votre rôle surtout ! (*Elle sort en courant.*)

#### SCÈNE V

GABRIELLE et GENEVIEVE, puis la VICOMTESSE, LES DEMOISELLES.

GABRIELLE. Je t'assure que la plaisanterie me semble violente.

GENEVIEVE. A moi aussi. Mais nous aurions eu beau faire, Suzanne n'en aurait pas démordu.

GABRIELLE. Soit. Et crois-tu que ces demoiselles s'y laissent prendre ? Elles ne sont pas aveugles !

GENEVIEVE. Comment la reconnaîtraient-elles, affublée de la sorte ? Des lunettes vertes, la figure à demi-cachée dans ses coiffes.

GABRIELLE. Elles ne sont pas sourdes non plus.

GENEVIEVE. Suzanne aura soin de déguiser sa voix aussi : une voix chevrotante de vieille femme.

GABRIELLE. Tu m'en diras tant !... Néanmoins, que veux-tu ? j'ai peur.

GENEVIEVE. Peur de quoi ? tu crains que la plaisanterie ne réussisse pas ?

GABRIELLE. Au contraire ; qu'elle réussisse trop, et qu'on finisse par le savoir à Versailles.

GENEVIEVE. Tu me communiquez tes appréhensions. S'il en est ainsi, allons vite chez Suzanne lui dire d'y renoncer.

GABRIELLE. C'est cela ; allons ! mais elle se sera déjà habillée.

GENEVIEVE. Eh bien, elle se déshabillera. — (*Son de cloche dans la cour.*) Quelqu'un nous arrive.

GABRIELLE. Niais ! Ne comprends-tu pas que c'est Suzanne qui a fait sonner la cloche. Il n'est plus temps. Tiens ! voilà ces demoiselles qui arrivent.

GENEVIEVE. Et Suzanne aussi ! Est-elle bien déguisée, la petite folle !

(*Au son de la cloche qui a tinté trois coups dans la cour, les demoiselles sont accourues. On voit apparaître au fond une vieille femme, tout en noir, la figure à demi cachée dans ses coiffes.*)



## LA VIEILLE

Je suis la vicomtesse  
Irma de Sainte-Adresse,  
Et veuve d'Aspremont;  
Ma mère était princesse,  
On sait que ma noblesse  
Remonte à Pharamond.  
Madame la marquise,  
Avec sa grâce exquise,  
A voulu me choisir;  
Parmes vertus conquise,  
C'est moi qu'elle a requise  
Pour venir à Saint-Cyr.

GENEVIEVE. Ah! ah! vraiment! Eh bien, elle n'a pas eu la main heureuse.

GABRIELLE. Pourquoi? N'est-ce pas un joli monument qu'elle nous envoie?

LA VIEILLE. Qu'est-ce à dire?

LES DEMOISELLES. De qui parlent elles?

GENEVIEVE, *riant*. On dirait qu'elle est vivante.

GABRIELLE. Vivante, non; mais elle est fort bien imitée! les momies, si elles étaient automatiques, marcheraient ainsi.

LA VIEILLE. Quel est ce ton impertinent?

GABRIELLE et GENEVIEVE *éclatant de rire au nez de la vieille dame*. Ah! ah! ah!

LES DEMOISELLES. Mais elles sont folles! quel scandale!

LA VIEILLE. Voulez-vous donc cesser, petites mal-apprises; je vais de ce pas me plaindre à madame la marquise de Maintenon.

GABRIELLE. — Vous ne la trouverez pas à Versailles, il faudra la relancer jusqu'à Paris. C'est loin pour vous! Restez ici; nous vous ferons danser.

GENEVIEVE. Oui, esquissez-nous un pas de gavotte, vous devez être très-légère.

LA VIEILLE, *furieuse*. Assez! je m'en vais, mais vous vous rappellerez la vicomtesse d'Aspremont... (*Fausse sortie*.)

(*On entend un nouveau son de cloche, puis une nouvelle voix de vieille femme recommence au dehors l'air :*

Je suis la vicomtesse  
Irma de Sainte-Adresse,  
Et veuve d'Aspremont.

*Une autre vieille femme paraît; elle est mise tout à fait comme la première. C'est Suzanne. En la voyant, Gabrielle et Geneviève comprennent la bêtise qu'elles ont commise, poussent un cri et s'enfuient, faisant sortir les autres demoiselles avec elles.)*

GABRIELLE et GENEVIEVE. Ah! c'était la vraie! sauvons-nous! Venez, venez, mesdemoiselles, nous sommes perdues!

## SCÈNE VI

LA VICOMTESSE, SUZANNE.

(*Suzanne effrayée voudrait partir, la Vicomtesse la retient.*)

LA VICOMTESSE.

Me direz-vous, enfin, madame,  
Pourquoi cet affreux procédé?  
On ne peut être, sur mon âme,  
Plus basement vilipendé.

SUZANNE.

Pardonnez-leur, ô noble dame!

Que mon désir soit secondé!

Votre pitié, je la réclame.

Aurai-je en vain intercédé?

LA VICOMTESSE.

Non, non, jamais!

SUZANNE.

Je vous implore.

LA VICOMTESSE.

Dites leurs noms.

SUZANNE.

Qu'on les ignore.

LA VICOMTESSE.

A mon carrosse de ce pas

Je cours.

SUZANNE.

Ah! ne le faites pas.

ENSEMBLE.

LA VICOMTESSE.

Je suffoque, j'enrage;

Il faut les corriger

De cet ignoble outrage

Je saurai me venger.

SUZANNE, *bas*.

J'ai fait un bel ouvrage!

Comment les protéger?

Trop grave fut l'outrage

Pour ne pas le venger!

(*La Vicomtesse sort, Suzanne tombe abattue sur un siège.*)

## SCÈNE VII

SUZANNE *seule*, puis GABRIELLE  
et GENEVIEVE, ensuite la VICOMTESSE.

SUZANNE. Eh bien! me voilà dans une belle position! Et ces pauvres enfants qui subiront les suites de mon étourderie! Dire que c'est moi qui les y ai entraînées!.. Dieu sait ce que Gabrielle et Geneviève auront fait de misères à cette pauvre vicomtesse d'Aspremont; si j'en juge par sa colère, elles ont dû jouer trop bien le rôle que je leur ai confié.

GABRIELLE, *bas à Geneviève*. Viens, nous allons tâcher de la désarmer.

GENEVIEVE, *bas*. Ce sera difficile. (*Elle s'avance, la tête basse et croyant parler à la vicomtesse.*)



GABRIELLE. Madame !

GENEVIÈVE. Madame ! nous avons eu grand tort, nous en sommes toutes honteuses, pardonnez-nous !

SUZANNE. *bas.* Si j'étais d'humeur à m'amuser, comme je prolongerais cette nouvelle méprise ; mais non ! *(Haut.)* Ne pleurez pas, c'est moi, Suzanne !

GABRIELLE. Toi ! toi ! La vicomtesse alors ?

SUZANNE. Est retournée à Versailles, furieuse !

GENEVIÈVE. Ciel ! comment faire ?... Que va-t-il être de nous ?

LA VICOMTESSE, *revenant.* Mon carrosse était parti ; mais je ne resterai pas ici longtemps ; j'en ai fait demander un autre... *(Apercevant Gabrielle et Geneviève.)* Que vois-je ? Vous êtes encore là ! Vous osez...

TOUTES LES TROIS, *se jetant à ses pieds.* Grâce !

LA VICOMTESSE, *à Suzanne.* Vous aussi ! je vous avais crue l'une des sous-directrices.

SUZANNE. Je suis Suzanne de Senneville, une pensionnaire, et c'est moi qui ai eu tous les torts.

GABRIELLE et GENEVIÈVE. Non, nous aussi, nous avons eu tort, et vous demandons pardon.

LA VICOMTESSE. C'est donc de moi que l'on a voulu se moquer.

SUZANNE. Pas du tout. Nous avions voulu seulement mystifier ces demoiselles, et dans ce but, je me suis habillée comme vous... et...

LA VICOMTESSE. Je comprends.

SUZANNE. Et vous nous pardonnez ?

LA VICOMTESSE. Je pardonne, mais je veux que celle qui a été le véritable auteur de cette affreuse mystification soit punie. L'idée n'a pu venir qu'à une de vous. Qu'elle se nomme !

TOUTES LES TROIS. C'est moi.

LA VICOMTESSE, *bas.* Têtes folles, mais bons cœurs. *(Haut.)* Prenez garde ! je serais obligée de vous faire punir toutes les trois. Je le demande encore, qui a songé la première à me bernier ainsi ?

LES TROIS ENSEMBLE. Moi !

LA VICOMTESSE. Pour ne pas vous forcer à mentir, je vous pardonne toutes les trois, mais à condition que vous chanterez comme des anges.

SUZANNE. Après avoir fait les diables. Nous essayerons, nous y mettrons tout notre zèle.

LA VICOMTESSE. Eh bien, appelez ces demoiselles, et donnez-moi tout d'abord un petit échantillon de votre concert. Chantez vos solos.

*(Les demoiselles arrivent toutes en scène. La vicomtesse s'assied à gauche, et les trois, Gabrielle, Suzanne et Geneviève, chantent à tour de rôle.)*

GABRIELLE, la Foi.

Je suis la Foi, Dieu même alluma mon flambeau  
De son foyer divin à la flamme éternelle.  
J'apprends au genre humain que l'âme est immortelle,  
Je suis près du berceau, j'éclaire le tombeau.

GENEVIÈVE, l'Espérance.

Fille du Ciel, mon nom est l'Espérance ;  
Les malheureux je descends secourir.  
Quand j'apparais, j'adoucis la souffrance,  
Je suis première à naître et dernière à mourir !

SUZANNE, la Charité.

Et moi, je viens remplir un pieux ministère,  
La sœur de l'Espérance et la sœur de la Foi ;  
Mon nom est Charité : si j'habite la terre  
C'est pour que les humains soient frères sous ma loi.

CHŒUR FINAL.

Que des éloges unanimes  
Chantent la gloire des trois sœurs !  
Vertus du ciel, vertus sublimes,  
Ne désertez jamais nos cœurs !

R. DE THÉMINES.

## SŒUR MARIE

### I

Il pleuvait, la rivière était débordée, le chemin rempli de flaques d'eau ; les nuages chassaient à la fois du levant et du couchant, la girouette virait sur le toit du château, le vent tourbillonnait dans l'avenue et, bien que l'on fût en plein mois d'avril, il fallait se contenter des plaisirs du coin du feu. Le baron des Andrays et son ami M. de Vergranne

ne songeaient point à s'en plaindre : ils étaient presque septuagénaires et ils avaient des goûts casaniers ; mais mademoiselle Marcelle des Andrays, qui était jeune, jolie, d'humeur enjouée, et qui justement s'était habillée pour la promenade, faisait la moue en appuyant son front voilé de boucles blondes contre une porte-fenêtre, qui ouvrait sur une terrasse, entourée d'une balustrade de pierre enjolivée de figures bizarres.



De l'autre côté de la terrasse s'étendait une longue avenue de châtaigniers, et plus loin on apercevait la grande route.

La jeune fille cherchait du regard, sous les arbres courbés par l'orage, quelqu'un qui tardait bien à venir, et ingénument elle laissait voir les sentiments qui l'agitaient : le doute, l'espoir, l'inquiétude se peignaient tour à tour sur son visage encore un peu enfantin. Le silence était profond dans la campagne et nul voyageur n'apparaissait au bout de l'avenue. Cependant une voiture traversa enfin le chemin caillouteux, et aussitôt la jolie impatiente ouvrit la fenêtre avec une vivacité naïve. M. de Vergranne leva la tête.

« Est-ce lui... est-ce Henri ? demanda-t-il.

— Non, mon cher parrain, ce n'est personne... une voiture qui passe, répliqua Marcelle désappointée. »

Le véhicule disparaissait effectivement dans l'éloignement brumeux ; la jeune fille le regarda fuir, parut réfléchir, prit un manteau et s'approcha de M. des Andrays qui baisa ses cheveux bouclés.

« Grand-père, lui dit-elle, il ne pleut presque plus, je vais jusqu'au milieu de l'avenue ; il fait chaud ici, et je suis fatiguée de rester immobile : j'ai des fourmis dans les pieds. »

Elle ouvrit la porte-fenêtre, sortit résolument, et se mit à courir, évitant les flaques d'eau avec l'adresse et la légèreté d'une bergeronnette.

Sa mantille soulevée par le vent laissait voir sa taille souple et, lui échappant lorsqu'elle voulait s'encapuchonner, flottait autour de sa tête nue : ses cheveux mouillés conservaient leurs ondes soyeuses, seulement les boucles, plus molles, moins rebelles, encadraient ses joues au lieu de voiler son front.

Les deux vieillards la suivirent du regard avec une tendresse inquiète et restèrent d'abord silencieux.

« Ma pauvre Marcelle ! dit enfin M. des Andrays qui semblait se parler à lui-même.

— Chère enfant... reprit M. de Vergranne. Aussi bonne que jolie... Ah ! que Dieu la protège ! Elle mérite toutes les félicités de la vie. »

Le baron inclina la tête, s'absorba un instant dans ses réflexions, et dit d'une voix grave :

« Mon vieux camarade, je lis dans votre pensée comme vous lisez dans la mienne : vous craignez, n'est-ce pas, que la petite ne soit point heureuse si elle épouse votre neveu ?

M. de Vergranne ne répondit point et le grand-père de Marcelle continua :

— Le mieux serait de rompre ce mariage.

— Rompre le mariage ! répéta M. de Vergranne fort ému.

— Certes, nous ferions bien d'en venir là. Par obéissance, pour vous être agréable, Henri a consenti à épouser son amie d'enfance. Nous espérons qu'elle finirait par lui inspirer d'autres sentiments que ceux qu'un frère éprouve pour

une aimable petite sœur. Cet espoir a été déçu, complètement déçu.

— Mais la chère fillette aime Henri, s'écria doulo reusement M. de Vergranne.

— Je le sais, mon ami, je ne le sais que trop. Ah ! ces jeunes filles, sont-elles aveugles et confiantes ! En voici une que je croyais sage, et follement elle s'attache à un homme qui ne se soucie pas d'elle.

— Vous voyez bien, mon pauvre baron, qu'il serait difficile d'en venir à une rupture ; nous briserions le cœur de la malheureuse enfant.

— Peut-être... On pourrait essayer, dit M. des Andrays à demi-voix, car Marcelle traversait la terrasse et rentrerait au logis. Les yeux baissés, le front soucieux, elle jeta son manteau, essuya ses cheveux humides, et de nouveau se tint en observation auprès de la fenêtre.

— Marceline nous boude, fit remarquer M. de Vergranne qui la regardait avec inquiétude. Elle s'efforça de sourire, s'éloigna de la fenêtre comme à regret, et alla s'asseoir au coin du foyer.

— Je ne boude point, dit-elle doucement, je suis triste et préoccupée.

— Triste et préoccupée ? Pourquoi cela, ma chérie ? lui demanda son aïeul. »

Elle baissa la tête et répliqua avec une rougeur charmante sur son front pensif.

« Grand-père, permettez-moi de vous adresser une question : Qu'est ce que l'amour ?

Les deux vieillards, pris sans vert, ne surent d'abord que répondre.

— Petite Marcelle, dit enfin M. de Vergranne, l'amour est une divinité fabuleuse que l'on représente sous la figure d'un enfant, ayant sur les yeux un bandeau et dans la main un arc et des flèches. Le bandeau signifie... »

La jeune fille secoua la tête.

« Mon parrain, vous vous moquez de moi, murmura-t-elle ; pourtant ce que je demande n'est point pour qu'on en rie ; cela est au contraire bien sérieux, je vous assure. »

Elle s'appuya sur l'épaule de son grand-père, tendit la main à M. de Vergranne, et reprit avec une naïveté touchante :

« Puisque vous feignez de ne pas me comprendre, je vais m'expliquer clairement ; aussi bien j'aurais tort de vous cacher quelque chose à vous qui m'aimez tant. Sachez donc que j'ai des pensées qui me navrent, je me figure que M. Henri serait heureux de rompre un engagement qu'il a dû prendre malgré lui. »

Les deux vieillards tressaillèrent.

« Voilà en effet de bien tristes pensées, répliqua M. des Andrays. Si vous avez de telles craintes, ma pauvre enfant, il vaudrait mieux renoncer à un projet qui ne nous... qui ne vous agréait plus.

— Votre grand-père a raison, Marceline, ajouta M. de Vergranne ; j'ai toujours désiré de vous marier à mon neveu, mais votre bonheur avant tout... »



Marcelle fondit en larmes.

« N'avez-vous pas d'autres consolations à me donner? s'écria-t-elle. Quoi! vous voudriez?... De grâce, ne me parlez plus ainsi, ne me faites plus de pareilles propositions; dites-moi, au contraire, que je suis injuste, défiante, que mon fiancé m'aime... qu'il m'aimera du moins... Vous vous taisez... vous ne me rassurez point... Ah vous êtes cruels! N'importe... quelle que soit votre opinion je vous supplie de ne point me séparer de M. Henri, je ne m'en consolerais jamais. »

Elle essuya ses yeux et reprit avec une gaieté forcée.

« Il va venir, je ne veux pas qu'il voie mes larmes; permettez que je me retire. Il faut d'ailleurs que je tienne un peu compagnie à ma pauvre cousine Antoinette. »

Elle sortit, légère, presque souriante, monta au premier étage et alla frapper à une porte close. Une voix harmonieuse la pria d'entrer; elle obéit, traversa une chambre meublée avec une simplicité de bon goût, et s'assit aux pieds d'une dame jeune, pâle, frêle, qui priait à demi couchée dans un grand fauteuil.

« Chère Antoinette, comment allez-vous ce soir? lui dit-elle affectueusement.

— Bien, très-bien, ma bonne petite, répliqua la dame de cette voix sonore et douce qui était son principal attrait.

— Est-ce sûr au moins, cousine? Vous êtes si courageuse, vous ne vous plaignez jamais. A vous en croire, vous êtes presque rétablie et cependant!... aujourd'hui d'abord je vous trouve bien pâle, et lorsque je suis entrée vous étiez, ce me semble, dans un grand accablement.

— Vous vous trompez, mon enfant, je n'étais point accablée, je priais; je priais du fond du cœur pour une amie de pension que le bon Dieu a bien éprouvée.

Marcelle redevint songeuse.

— Il y a des croix pour tout le monde, murmura-t-elle. Quelle est celle de votre amie, ma chère Antoinette?

Antoinette passa ses doigts effilés dans les boucles blondes de sa jeune parente.

— Curieuse! lui dit-elle en souriant.

— Non, cousine, ce n'est point par curiosité que je vous interroge; je m'intéresse à ceux qui souffrent, et je compatis bien aux peines de votre amie; si vous voulez, demain nous prierons ensemble.

— Vous êtes une bonne petite fille, reprit doucement Antoinette, et je vous remercie pour ma pauvre Lenore. En effet, son sort est bien digne de compassion. La malheureuse femme a perdu successivement son mari, ses enfants, sa fortune; elle est seule au monde avec une jeune sœur, sans autres ressources qu'une petite rente que leur sert une cousine fort riche. L'an dernier, Lenore se croyait heureuse enfin: elle m'écrivait que sa sœur était sur le point de s'établir avantageusement,

et qu'il fallait remercier la divine Providence. Hélas! quelques mois après, je reçus une nouvelle lettre bien triste et bien touchante. Il y avait de grands obstacles au mariage; le jeune homme était parti; un bruit de ville assurait qu'il ne reviendrait pas; on blâmait Lenore d'avoir été si confiante, et sa pauvre petite sœur Charlotte était plongée dans la désolation. Je n'ai plus eu de nouvelles de ces chères amies, depuis que j'habite le château des Andrays, mais chaque jour je supplie le bon Dieu de leur donner la force et la résignation.

— Oh! ce n'est pas assez, je voudrais qu'elles fussent heureuses. Pauvre Charlotte! s'écria Marcelle qui trouvait une vague ressemblance entre ses propres chagrins et ceux de cette jeune fille.

— Quelle enfant impressionnable vous êtes! reprit Antoinette en la regardant. Vous voici tout émue! Parlons d'autre chose. Je vous disais donc que je me sens très-vaillante aujourd'hui. Je descendrai pour le dîner, ne vous en déplaise. Vous n'avez point d'étrangers, n'est-ce pas?

— Non, personne, excepté messieurs de Vergranne, mais on ne peut les appeler des étrangers. Ils sont arrivés ce matin, puis M. Henri a voulu aller à la chasse, il y est encore; il avait été convenu que nous irions le chercher à la maison forestière, mais la pluie nous a empêchés de sortir, nous nous sommes contentés de lui envoyer la voiture, et nous l'attendons... Il tarde bien, ajouta tristement la jeune fille.

Antoinette la regarda de nouveau, et vit qu'elle avait les yeux rouges et les paupières gonflées.

— Vous avez pleuré? lui dit-elle surprise.

— Oui, cousine... c'est un enfantillage... je me crée des chagrins quand je devrais être si heureuse.

— Des chagrins! quels chagrins, mon enfant?

— Oh! bonne Antoinette, comment vous dire cela, à vous qui êtes si pieuse, si détachée des choses de la terre, à vous, une religieuse...

— Une triste religieuse, interrompit Antoinette avec un sourire mélancolique. Comme un soldat qui déserte la veille d'une bataille, j'ai fui mon couvent au moment de prendre le voile.

— Vous n'avez pas fui du tout, vous êtes venue passer ici quelques mois par ordonnance du médecin, mais dès que vous serez rétablie vous comptez bien nous quitter, méchante.

— Ceux que la prière et la charité chrétienne unissent ne se quittent jamais, Marceline.

— Sans doute, mais ne pourriez-vous prier ici? Est-il nécessaire de vous remettre en cage, pauvre oiseau captif?

La novice sourit.

— C'est précisément pour reconquérir ma liberté et prendre mon essor que je retournerai au couvent, dit-elle. La captive, c'est vous que tant de liens attachent à la terre. Mais que votre langage m'étonne! Est-ce bien Marcelle des Andrays qui me parle ainsi, la pieuse Marcelle qui a cru un



jour que le Seigneur l'appelait à lui et voulait son cœur sans partage ?

Marceline secoua sa jolie tête blonde.

— Ne vous moquez pas de moi, répliqua-t-elle. Il est vrai que j'ai eu le désir d'embrasser la vie religieuse ; mais M. de Vergranne dit que les jeunes filles qui ont été élevées au couvent ont volontiers de ces idées-là, et que je n'eusse jamais pensé à prendre le voile si l'éducation de ma sœur Geneviève avait été terminée en même temps que la mienne. Pauvre petite Geneviève, c'est parce que je l'ai laissée au Sacré-Cœur, que j'ai tant souhaité d'y retourner ; mais dans quelques mois elle reviendra aussi à la maison, et je suis bien contente que mon grand-père et mon parrain m'aient prouvé que je n'ai pas la vocation religieuse.

— Vous êtes donc sûre de ne pas l'avoir ?

— Oh ! cousine, quelle question ! Puisque je vais me marier...

— Et depuis quand l'avez-vous, cette certitude ?

— Je ne sais... depuis que M. Henri est revenu de Strasbourg... du moins c'est depuis cette époque que mes idées ont bien changé.

— En êtes-vous plus heureuse, Marcelle ?

La jeune fille ne put s'empêcher de rougir.

— Certainement je suis heureuse, balbutia-t-elle.

— Vous pleurez cependant.

— Mais, cousine, je vous le répète, c'est un enfantillage... Au surplus, je vais tout vous dire. Permettez-moi d'abord de vous adresser une question sérieuse à laquelle M. de Vergranne a répondu par une plaisanterie... Le savez-vous, vous, ma bonne Antoinette, ce que c'est que l'amour ?

Les yeux de la novice étincelèrent.

— Oui, dit-elle, je le sais et je veux vous l'apprendre. Elle ouvrit un livre qui ressemblait à un missel, le feuilleta, se pencha vers la jeune fille, et lut ces quelques lignes que sa voix harmonieuse faisait paraître douces comme un chant :

— « C'est une grande chose que l'amour, c'est le plus grand des biens ; seul il rend léger ce qui est pesant et il supporte avec égalité toutes les vicissitudes de la vie. Il porte son fardeau sans en sentir le poids, il rend doux et agréable ce qui est amer.

... » Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, plus plein. Rien n'est meilleur dans les cieux et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et ne peut se reposer qu'en Dieu. »

— Oh ! cousine, c'est admirable, interrompit Marcelle, mais c'est l'amour divin cela, et vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre petite mondaine qui ne peut me dégager des affections terrestres.

— Et voilà pourquoi tu pleures, pourquoi tu souffres !...

— Précisément. Vous savez... tout ce qui est terrestre est périssable et l'on n'est jamais sûr...

En un mot, je suis triste parce que mon fiancé ne m'aime pas comme je voudrais être aimée. Grondez-moi, ma bonne Antoinette, dites que je suis trop exigeante, déraisonnable, folle, et qu'il n'est pas nécessaire de s'aimer comme dans les romans pour être heureux en ménage.

— Oui certes, ma chère enfant, je vous dirai cela, car c'est la vérité, » répliqua la novice.

Elle s'interrompit, garda le silence un instant et reprit :

— Il y a cependant une chose qui m'étonne, c'est la légèreté, l'étourderie, l'insouciance avec lesquelles de jeunes filles inexpérimentées se chargent de liens indissolubles. Au couvent, c'est après de longs mois d'épreuves, de sérieuses méditations, qu'on vous permet de prononcer des vœux. Dans le monde, une jeune personne se marie sans connaître le caractère, les goûts, les sentiments de celui qu'elle épouse ; sans savoir ce qu'il pense d'elle, pourquoi il l'a choisie, sans s'être demandé si elle pourra, si elle voudra le rendre heureux. Je parle en général, Marcelle, ceci ne s'applique point à vous, j'espère. Je connais peu M. Henri, n'ayant guère quitté la chambre depuis que votre grand-père a bien voulu me recevoir dans son château, mais je suis sûre qu'avant d'engager votre parole vous avez médité, prié, consulté le bon Dieu.

— Hélas ! non, rien de tout cela, répliqua naïvement Marcelle. M. Henri est venu, je l'ai aimé et n'ai songé qu'à mériter son affection.

Elle s'interrompit en entendant le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour.

— Le voici ! c'est lui cette fois, je ne me trompe pas, » s'écria-t-elle en ouvrant une fenêtre.

M. Henri de Vergranne était là en effet, qui gravissait lestement les marches du perron. C'était un jeune homme élégant et distingué qui devait compter vingt-deux ans à peine. Sa taille était bien prise, sa physionomie agréable ; il avait des cheveux châtain à profusion, des traits réguliers, et des yeux de couleur incertaine, entre gris et noirs, de fort beaux yeux quoiqu'ils ne disent pas grand chose. Il entra dans le vestibule sans lever la tête et Marcelle confuse vint reprendre sa place aux pieds de la novice.

— Il ne m'a pas vue, murmura-t-elle tristement.

## II

Marcelle des Andrays et Henri de Vergranne se connaissaient depuis leurs plus jeunes années. A l'heureuse époque où ils jouaient ensemble, ils s'aimaient beaucoup et ne se quittaient guère. Le petit garçon, qui était orphelin, demeurait chez son oncle, et les parents de Marcelle habitaient en toutes saisons le château des Andrays. Six kilomètres au plus séparaient la propriété du baron de celle de M. de Vergranne, et une étroite amitié unissait les deux familles qui se rendaient des visites presque quotidiennes. Leurs landaus ar-



moriés faisaient la navette. En ces lieux solitaires, on ne voyait que cela sur la route poudreuse. Non seulement ces amis voisinaient assidûment, mais encore ils mettaient en commun plaisirs et peines. Lorsqu'on était triste chez l'oncle de Henri les habitants des Andrays ne se fussent point permis de rire, et quand il devait y avoir bal chez le baron, la famille de Vergranne se réjouissait par avance.

Il va sans dire qu'on avait résolu de marier la petite Marceline à Henri: c'est ainsi que l'on cimentait ces grandes amitiés, quoique l'on sache fort bien que sur dix projets de ce genre il en est neuf qui échouent. Celui-ci toutefois semblait devoir réussir, et M. de Vergranne affirmait qu'un mariage aussi bien assorti était écrit dans le ciel.

Il le disait, le croyait et dormait sur les deux oreilles, mais hélas! il lui fallut bien s'éveiller un jour et convenir qu'il avait fait un rêve. Ce ne fut point quand Marcelle eut un instant la velléité d'embrasser la vie religieuse: personne ne prit au sérieux ce désir de la jeune fille; elle sortait du Sacré-Cœur où elle avait fait son éducation, il était naturel qu'elle regrettât le saint asile où elle avait passé quelques années heureuses et où elle laissait sa jeune sœur, qu'elle aimait tendrement. Ce qui plongea M. de Vergranne dans la consternation, ce fut une demande fort imprévue, fort mal venue, que son héritier lui adressa ex abrupto. Henri revenait de Strasbourg où il avait achevé son cours de droit, et un beau soir — c'était au mois d'août 1869 — il pria son oncle, tout simplement, sans préambule, de lui permettre d'épouser une jeune alsacienne, pauvre, aimable et vertueuse, à laquelle il était sincèrement attaché. Ce fut un coup de foudre, une catastrophe. L'oncle irrité, blessé au cœur, déclara que ce mariage n'aurait jamais son approbation, et qu'il donnerait sa fortune à Marcelle et sa malédiction à Henri, si celui-ci s'obstinait à faire une semblable folie. Le jeune homme fut navré. Ne doutant pas d'obtenir l'agrément d'un oncle qui le gâtait et ne lui refusait rien, il avait demandé positivement la main de la jeune personne. Comment revenir sur ses engagements, avouer toute la vérité? Il ne l'osa point, il tergiversa, il écrivit aux parents de cette pauvre fille que M. de Vergranne faisait de grandes difficultés, mais qu'avec le temps il se laisserait fléchir. Quelques mois se passèrent, l'oncle demeura inexorable. Henri aimait tendrement ce vieillard, qui lui avait servi de père: il souffrait en le voyant sombre, triste, désolé, et il se décida à mériter ses bonnes grâces. Aussi bien il était pauvre, il tenait tout de son oncle et, en lui obéissant, il faisait de nécessité vertu. Il écrivit de nouveau à la famille de celle qu'il avait considérée comme sa fiancée, il exposa la situation et pria la jeune fille de lui dicter elle-même la conduite qu'il devait tenir. C'était dire à cette pauvre enfant que tout était fini entre eux, car il savait bien qu'elle ne con-

sentirait point à l'épouser contre la volonté de M. de Vergranne. Il ne reçut pas de réponse et, se croyant libre enfin, il se laissa fiancer à Marcelle.

A peu près à cette époque, une cousine du baron des Andrays, qui avait toujours eu le désir de se faire carmélite quoiqu'elle eût une santé fort délicate, tomba malade au moment de prendre le voile. Elle dut quitter son couvent pendant quelques mois, et, comme elle était orpheline, le baron la fit venir chez lui, à la grande joie de sa petite-fille, qui témoigna tout de suite une vive affection à cette aimable parente.

### III

Lorsqu'on entra au salon après le dîner, Marcelle aperçut sur une table des journaux et des lettres dont les enveloppes n'avaient point été brisées.

« Le facteur est venu, dit-elle de l'air satisfait d'une petite solitaire qui peut se procurer quelque distraction.

— Vous a-t-on remis ma correspondance ? demanda M. de Vergranne à un domestique.

— Oui, monsieur, elle est avec celle de M. le baron. Quand le facteur a passé à Vergranne, on lui a dit que monsieur était ici. »

La jeune fille s'était emparée déjà de l'envoi de la poste.

« C'est moi qui ferai la distribution, dit-elle gaïement. Le paquet est volumineux, nous avons de quoi nous occuper ce soir. Ne riez pas, monsieur Henri, l'arrivée du courrier est un événement pour nous autres campagnards. Monsieur de Vergranne, voici une lettre et votre journal. — Monsieur le baron des Andrays, une lettre... deux lettres pour vous... *Les Annales de la Propagation de la Foi*, à mademoiselle Antoinette des Andrays... je les lui porterai. Pauvre cousine, elle a été obligée de regagner sa chambre de bien bonne heure. — Un prospectus sous bandes... de quoi s'agit-il? De l'incomparable machine à coudre Wheeler et Wilson. C'est adressé à M. de Vergranne; la balle au bon joueur... Et cette autre lettre?... Pour moi, j'espère... Non, elle est pour M. Henri; elle vient de Strasbourg et fleure comme baume. Par exemple, je n'aime point ce parfum : du vétiver, c'est bien démodé. »

Henri souriait tandis que la jeune fille parlait ainsi; il souriait lorsqu'elle lui tendit la lettre, et il sourit encore quand il glissa cette lettre dans sa poche; mais il était fort pâle et ses lèvres tremblaient.

« Vous pouvez l'ouvrir, lui dit Marcelle, nous ne faisons pas de cérémonie; dès que le facteur arrive, chacun prend ce qui lui appartient. Voyez ces messieurs. »

Les deux vieillards étaient effectivement tout occupés de leur correspondance; mais le jeune homme semblait n'avoir nulle envie de profiter



de la permission que lui donnait sa fiancée. Celle-ci resta pensive un instant; puis elle étendit le bras vers une glace :

« Monsieur Henri, dit-elle, regardez-vous donc au miroir. »

Il obéit : ses lèvres tremblaient encore, mais il souriait toujours.

« Eh bien, ma chère Marcelle?... demanda-t-il d'un air étonné et tranquille.

— Pourquoi avez-vous pâli ?

— Est-ce que j'ai pâli ? »

Elle sourit à son tour avec un peu d'ironie et beaucoup de tristesse.

« Je vous embarrasserais singulièrement, dit-elle, si je vous priais de me laisser lire cette lettre. »

Il la lui remit aussitôt; elle l'examina, hésita à rompre le cachet et l'ouvrit enfin, rouge et honteuse de n'avoir pu maîtriser sa curiosité.

« Ah! dit-elle confuse, c'est de l'allemand. »

Elle s'approcha du foyer et reprit très-vite :

« Me permettez-vous de la brûler ?

— Comme il vous plaira, mademoiselle, » répliqua froidement Henri.

Elle secoua la tête, remit la lettre dans son enveloppe et la rendit à son fiancé, qui se hâta de la réintégrer au fond de sa poche.

Le jeune homme ne se décida à la lire enfin que lorsqu'il fut de retour à Vergranne, et soigneusement enfermé dans sa chambre. Voici la traduction exacte de cette épître laconique :

« Monsieur, quand vous m'avez écrit, Charlotte était malade; il ne m'était pas possible de lui faire lire votre lettre; c'est tout récemment que j'ai pu la lui donner, et elle désire que je ne tarde pas davantage à vous répondre. Vous savez qu'elle n'entrera jamais dans une famille qui ne serait point heureuse de la recevoir; oubliez-la donc, ne nous écrivez plus, et dites bien à M. votre oncle que nous n'eussions point accueilli votre demande, si vous nous aviez fait prévoir, il y a un an, ce qui arrive aujourd'hui. Ce n'est point un reproche que je vous adresse, j'ai promis à Charlotte de ne rien dire qui puisse vous faire de la peine. Elle veut que vous sachiez qu'elle va bien, qu'elle est résignée, courageuse, presque gaie. Pour moi, Monsieur, etc. sincèrement que je vous prie de recevoir, etc.

L. MILLER. »

Lorsque Henri eut achevé sa lecture, il se leva, ouvrit une fenêtre, rafraîchit son front au froid de la nuit, essuya ses yeux qui étaient humides, vint se rasseoir devant son bureau, relut la lettre, et se plongea dans une méditation profonde, tout en écrivant machinalement sur son buvard le nom de Marcelle. C'est ainsi que dans la tentation, les âmes pieuses invoquent leur ange gardien.

A partir de ce jour, l'héritier de M. de Vergranne eut l'esprit plus libre et le front plus serein. Il était dégagé de ses serments; celle qui

avait le droit de le blâmer lui pardonnait volontiers et se consolait peu à peu. Il ne lui restait donc qu'à se résigner aussi et à répondre à l'affection de mademoiselle des Andrays.

Il se résigna, il essaya d'oublier, et la pauvre Marcelle crut enfin qu'elle avait gagné le cœur de ce fier rebelle.

#### IV

Les lilas commençaient à défleurir, et Antoinette des Andrays se disposait à retourner au couvent, malgré les supplications de sa jeune cousine, qui eût bien voulu l'avoir auprès d'elle le jour de son mariage. Ce mariage ne devant avoir lieu qu'à l'époque des vacances, lorsque mademoiselle Geneviève serait sortie du Sacré-Cœur; on n'avait point encore annoncé la grande nouvelle aux amis des deux familles, mais Marcelle préparait son trousseau discrètement, et recevait avec une joie naïve les cadeaux de son fiancé. Elle était heureuse maintenant, la petite Marcelle, elle ne pleurait plus et s'égarait à plaisir dans le beau pays des rêves. Elle n'étudiait plus avec crainte, avec inquiétude, l'humour et les goûts de Henri, et lui pardonnait d'être parfois absorbé dans ses réflexions, un peu sombre, sinon triste. Il y a caractère et caractère; le jeune homme n'avait jamais été de complexion joviale, son oncle l'appelait autrefois le beau ténébreux. Le mieux était donc de passer l'éponge sur ses inégalités d'esprit et d'en prendre son parti.

La pauvre enfant en avait si bien pris son parti, qu'elle ne comprenait même pas pourquoi elle avait eu tant de peine à s'habituer à une chose aussi simple. Du reste, elle n'était pas seule à se leurrer d'une vaine espérance : le bon aïeul et M. de Vergranne oubliaient peu à peu leurs appréhensions, et commençaient à croire que les deux jeunes gens étaient nés l'un pour l'autre. Cependant les châteaux et les villas se remplissaient d'hôtes joyeux, et Marcelle ne restait plus dans sa demeure solitaire comme un papillon dans sa chrysalide. Elle pouvait à présent déployer ses ailes et se montrer au grand jour. M. des Andrays la conduisait chez ses voisins et recevait ceux-ci avec cordialité; il leur donnait de petits bals, de petits concerts et des diners plantureux. Les autres rendaient chou pour chou, et ces distractions plaisaient d'autant plus à la jeune fille, qu'elle était sûre de rencontrer Henri partout où il y avait quelque divertissement.

Un matin, c'était à la fin de mai, Marcelle s'éveilla toute joyeuse. On devait visiter ce jour-là les ruines d'une vieille abbaye, à trois lieues de Vergranne et à cinq ou six kilomètres des Andrays. L'heureuse enfant, qui ne demandait en ce moment à la divine Providence qu'un temps favorable, courut ouvrir sa fenêtre pour exami-



ner le ciel. Il était à peindre : tout bleu, avec un grand resplendissement à l'est et de petits nuages argentés qui fuyaient vers les montagnes, comme s'ils eussent été chassés par ces clartés flamboyantes. Entre la terre et le firmament, flottait une brume diaphane, couleur d'ambre, et, plus bas, dans l'épaisse feuillée, dans l'herbe des prairies, au milieu des jeunes blés et des chanvres amers, tout ce qui avait vie chantait, bourdonnait, se baignait dans la rosée et jouissait avec délices de la plus belle matinée de printemps qu'il fût possible de voir.

Marcelle était dans cette disposition de l'âme où l'on se laisse impressionner par les choses les plus insignifiantes, et où les moindres objets peuvent devenir des sources de plaisir et de peine. La surabondance de vie et de sève, l'allégresse universelle, et tous ces bruits qui se mêlaient harmonieusement, causaient à la jeune fille une sensation indéfinissable mais très-réelle. Il lui semblait que cette gaieté se mettait à l'unisson de la joie propre et intime qui inondait son cœur et, dans son bonheur, dans sa reconnaissance, elle disait avec le Psalmiste : « Montagnes et collines, arbres fruitiers, animaux sauvages, oiseaux du ciel, louez le Seigneur. »

Et les choses et les êtres paraissaient vraiment s'unir à Marcelle pour chanter au Créateur un hymne d'actions de grâces.

Dans ce concert, il n'y avait pas une note discordante, lorsque sur la feuillée retentit tout à coup le cri strident, douloureux, d'un oiseau qui appelait ses petits. La jeune fille regarda et vit tourner, au-dessus des pommiers, une fauvette dont un enfant cruel ou quelque chat avait détruit la couvée. La pauvre bestiole battait l'air de ses ailes frémissantes, passait comme une flèche d'un arbre à l'autre, et criait, criait, enflant sa voix, cherchant à la rendre plus perçante encore. Mais ces plaintes passionnées n'obtenaient pas de réponse, et l'on eût pu croire que cette petite vie d'oiseau allait s'exhaler en appels impuissants.

« Tout à l'heure la pauvre fauvette était heureuse aussi, se dit Marcelle pensive. Ainsi passe la joie de ce monde. »

Elle ferma la fenêtre et descendit un peu troublée.

« Qu'est-ce donc, ma mignonne ? lui demanda M. des Andrays. Il n'y a guère de nuages au ciel, mais en voici beaucoup sur votre front, ce me semble. »

La jeune fille sourit.

— Vous allez vous moquer de moi, répondit-elle ; j'ai entendu crier une fauvette, cela m'a attristée.

— Dieu soit béni, voilà donc tes plus grands chagrins maintenant, dit le bon aïeul en la baisant au front. »

Ils déjeunèrent à la hâte, en tête à tête, car Antoinette n'était point encore levée, et Marcelle reprit peu à peu sa gaieté charmante, tant il est

vrai que mal d'autrui n'est que songe, si toutefois ce mot autrui peut s'appliquer à un petit oiseau.

Avant de monter en voiture, la jeune fille voulut aller embrasser sa cousine ; celle-ci la reçut avec cette gravité douce et sereine qui luiseyait si bien.

« C'est donc fête aujourd'hui, lui dit-elle ? Comme vous voilà parée dès l'aurore !... une vraie rose du Bengale. »

Marcelle fit bouffer sa longue jupe.

— J'aime la rose, vous savez, répliqua-t-elle. »

C'est Henri qui aimait le rose, il le lui avait dit un jour. Autrefois c'était le chevalier qui portait les couleurs de sa Dame ; tout serait-il changé en ce malheureux siècle ?

Quoi qu'il en soit, Marceline avait un costume de foulard à raies roses et blanches, des pâquerettes roses sur son chapeau, une doublure rose à son ombrelle, des nœuds roses à son corsage et mille pensées couleur de rose au fond de son cœur innocent.

Elle jeta un coup d'œil furtif sur une glace, et reprit d'un ton boudeur :

« Si vous n'étiez point si sauvage, méchante cousine, vous ne me demanderiez pas quelle fête nous célébrons aujourd'hui. On vous a invitée aussi à passer la journée dans les ruines de l'abbaye de Thoraise, et je ne vois pas pourquoi vous avez refusé. Une religieuse est parfaitement à sa place dans une abbaye. »

Antoinette sourit et ne se donna point la peine de retorque cet argument.

— Écoutez, cousine, lui dit Marcelle, bientôt nous serons séparées et je ne veux point rester tout le jour sans vous voir. Puisque le médecin vous a ordonné des promenades en voiture, vous irez, j'en pense, comme de coutume, faire vos prières du mois de Marie dans le pavillon des vignes. Je tâcherai de m'y trouver aussi à cinq heures. C'est tout près de Thoraise, il n'y a qu'un bois à traverser, et, comme nous ne quitterons l'abbaye qu'à huit ou neuf heures du soir, il me sera facile de m'absenter un instant. Vous m'attendrez au pavillon, n'est-ce pas ? Dans quelques jours nous ne pourrions plus prier ensemble. C'est vous qui m'avez appris à aimer la prière, chère Antoinette. Mais je ne veux point penser à cela maintenant ni à votre départ qui est si proche : je pleurerai trop. Au revoir, bonne cousine, à ce soir. »

Elle embrassa la novice, sortit en courant et monta dans la voiture qui attendait.

Les chevaux de M. des Andrays traversèrent rapidement l'avenue, les prairies et deux ou trois hameaux, mais ensuite le cocher les obligea à ralentir le pas. On côtoyait une colline dont la pente était couverte de pampres verdoyants. Ces vignes appartenaient au baron, et chaque fois qu'il se promenait de ce côté, il ne manquait point de les passer en revue ; même il venait souvent exprès leur faire visite. Il descendit donc de voiture, prit son binocle, examina les jeunes bourgeons,



palpa les petites feuilles teintées de blanc et de rose, admira la bourre soyeuse qui les recouvrait encore, et se tourna vers son cocher.

« Eh! eh! dit-il avec une mine épanouie, la floraison s'annonce bien, n'est-ce pas, Vincent? »

— Ah! monsieur, je n'ai jamais vu plus belle montre, répliqua Vincent; il faudra préparer toutes les cuves. »

M. des Andrays se frotta les mains. Son imagination lui montrait déjà les cuves pleines. Quel spectacle! A la vérité le vin du bon vieillard était ordinairement aigre à faire danser les chèvres, et il lui coûtait presque aussi cher que le meilleur Bordeaux; mais il ne voulait point en convenir: il aimait ses vignes, elles étaient sa distraction, son souci, sa marotte. La vigne gèlera-t-elle?... Voilà à quoi M. des Andrays songe lorsque le rossignol chante en avril durant les nuits claires.

Un large chemin, au-dessus duquel les pampres formaient de splendides arceaux, conduisait au sommet de la colline, et à la porte en ogive d'un pavillon gothique surchargé de sculptures. Ce pavillon était fort agréablement placé: il dominait la plaine, et des massifs d'arbres l'abritaient du côté du nord. Dans le principe il n'y avait là qu'une cabane où les vigneronns se réfugiaient en temps d'orage, mais Marceline ayant pris plaisir à s'asseoir sur le seuil pour lire et dessiner, le bon grand-père fit bâtir une élégante et originale maisonnette à l'intention de cette enfant gâtée. Et vraiment mademoiselle était bien la maîtresse du logis, elle en avait la clef, une clef mignonne en vermeil, qui figurait parmi ses breloques.

C'est là que Marcelle devait rejoindre sa cousine Antoinette à cinq heures. Le premier mai, les deux jeunes filles avaient transformé le pavillon en chapelle, et chaque jour, lorsqu'il ne pleuvait point, elles venaient y faire leurs dévotions.

M. des Andrays ayant repris sa place dans la voiture, Vincent lâcha la bride aux chevaux qui, impatients, grattaient le sol et leur fit tourner la colline. Il traversa ensuite un bois de haute futaie, et arriva dans une brande très-vaste au milieu de laquelle on apercevait les ruines, but de la promenade. A l'entrée de la brande se trouvait une maison de ferme où les invités étaient priés de laisser leurs véhicules, et où les cochers devaient prendre leur réfection.

Un sentier commode conduisait dans les ruines vers lesquelles M. des Andrays et sa petite-fille marchèrent gaiement. D'abord ils ne virent autour d'eux qu'une herbe courte, des bruyères rougeâtres et de maigres buissons de genévriers, mais ensuite ils rencontrèrent des arbres tombant de vétusté, des débris de maçonnerie, des traces de culture, et certaines plantes qui ne croissent que dans les jardins. Les ruines étaient assez bien conservées; le propriétaire ne permettait point qu'on y touchât. Sans être un savant antiquaire, il avait un goût très-vif pour les choses belles et rares, et son fermier, qu'il avait logé exprès au bout de

la brande, avait ordre de veiller sur les restes précieux de l'abbaye et d'empêcher les déprédations. Lorsque M. et mademoiselle des Andrays s'approchèrent, le maître de céans était là déjà avec sa famille et ses invités.

« En retard, en retard! Un mauvais point à Marceline, crièrent les jeunes filles en courant à la rencontre de leur amie.

Celle-ci allongea ses lèvres roses.

— Nous nous sommes arrêtés dans les vignes, dit-elle; bon papa ne passe point auprès sans leur faire la révérence. »

En parlant ainsi, elle faisait elle-même la révérence aux gens graves et mûrs qui venaient à elle derrière cette folle jeunesse, et tout en saluant à droite et à gauche, elle cherchait Henri d'un coup d'œil furtif. Il était arrivé aussi et s'avancait souriant, charmé, bien plus gai que de coutume. Marcelle était si heureuse, sa toilette rose lui seyait si bien, elle montrait si naïvement le désir qu'elle avait de plaire à son fiancé, que celui-ci se laissait toucher enfin et ressentait, sinon le sentiment qu'elle souhaitait de lui inspirer, du moins un juste et légitime orgueil. Et qui n'eût été fier de posséder le cœur de cette aimable jeune fille!

Cependant le propriétaire des ruines s'empresait d'en faire les honneurs et d'en conter l'histoire mais il parlait aux rochers: la plupart des personnes présentes ne se souciaient guère d'archéologie. Pour cette société joyeuse, la grande affaire c'était le déjeuner, le dîner et un concert qui devait être donné le soir au clair de lune. On n'était venu que pour cela.

Quelques domestiques dressèrent les tables dans la cour du cloître, à l'ombre des galeries, puis on déballa les provisions; on fit rafraîchir les vins dans la vasque d'une fontaine antique, on cueillit sur les vieux murs des glaieuls, des mousses, des fleurs sauvages pour en composer un surtout, et l'on but et l'on mangea à la bonne franquette.

Après le déjeuner chacun fut libre de choisir la distraction qui lui plaisait le plus; quelques-uns se mirent à dessiner, d'autres voulurent pêcher dans une rivière qui se glissait limpide au fond de la brande; les jeunes filles s'occupèrent à moissonner les fleurs des champs, les mameans prirent leurs tricots et leurs broderies, le maître de l'abbaye alla surveiller des ouvriers auxquels il faisait faire des fouilles, et quelques hommes sérieux le suivirent, moitié par curiosité, moitié par politesse.

Marcelle s'était assise sur un balcon en encorbellement d'où l'on apercevait la rivière. Henri était au nombre des pêcheurs, et un instant elle prit plaisir à les voir jeter leurs filets; mais bientôt elle se reprocha de faire bande à part et elle alla rejoindre ses amies. En traversant le cloître, elle passa auprès de quelques



jeunes femmes qui brodaient sous les arcades et causaient à demi-voix.

« Je suis sûre de ce que j'avance, disait l'une d'elles ; ce monsieur avait demandé la main de la jeune personne ; celle-ci était radieuse, enchantée ; elle avait annoncé son prochain mariage à ses amies, et dans la ville on enviait un peu son bonheur, quand soudain l'on apprit que le fiancé ne reviendrait point.

— Pauvre jeune fille ! reprirent quelques voix ; combien elle a dû être affligée !

— Ah ! mesdames, pensez donc ! Cela donne atteinte à sa réputation. Le monde, qui la jalousait, parle beaucoup de ce mariage manqué, on blâme, on calomnie, on fait des jugements téméraires...

— Et le jeune homme ne paraît pas s'en douter, il est d'une gaieté !... un vrai Roger-Bontemps.

— On dit qu'il va épouser mademoiselle...

— Chut ! » interrompit une des causeuses en faisant des signes avec sa broderie.

Les belles médisantes se turent : Marceline s'arrêta pour échanger quelques mots avec elles et ne montra aucune surprise. Elle avait bien compris que ces dames ne voulaient point qu'elle entendit leur conversation ; mais elle trouvait cela naturel et, n'étant point curieuse, elle n'attachait aucune importance à cet incident ; si elle se rappela les quelques phrases qui étaient venues à ses oreilles, ce fut seulement pour constater, avec un peu de tristesse, que le nombre est grand des pauvres jeunes filles qui se voient trompées dans leurs espérances. Mais pourquoi celle-là s'attachait-elle à un homme si gai, si insouciant ? Comment peut-on avoir tant de sympathie pour quelqu'un qui ressemble à Roger-Bontemps ? pensait l'innocente Marcelle.

Hélas ! n'avait-elle pas vu que ce jour-là, Henri était d'une gaieté folâtre ?

## V

A quatre heures, Marcelle, songeant à la promesse qu'elle avait faite à sa cousine, chercha quelqu'un qui voulût bien l'escorter jusqu'au pavillon des vignes. Un album à la main, elle s'approcha de M. de Vergranne.

« Mon cher parrain, voudriez-vous me rendre un service ?

— Cent, ma belle petite nièce, répliqua gaiement l'aimable vieillard.

— Non, monsieur, un seul aujourd'hui : conduisez-moi à la source aux Rouges-Gorges.

— Comment ! au plus profond du bois ? C'est bien loin, Marceline.

— Oh ! bien loin ! cela vous plaît à dire ; c'est tout près du pavillon d'abord.

— Mais enfin que forons-nous, là-bas ?

— Vous, monsieur, vous dessinerez.

— Oui dà ? quel caprice !

Elle jeta son album avec une moue charmante.

« N'en parlons plus, dit-elle, si cela vous contrarie.

— Non pas, non pas, je n'ai point refusé, nous avons du temps à perdre, on ne dinera qu'à sept heures.

— Et nous nous ennuerions furieusement, si nous restions ici à compter les pierres de ces vieux murs, reprit Marcelle qui entraîna gentiment son vieil ami.

Celui-ci traversa lentement la brande ; il s'arrêtait à chaque instant pour examiner quelques ruines, déchiffrer quelque inscription, mais quand on fut sur la lisière de la forêt, la jeune fille l'obligea à doubler le pas.

« A présent, hâtons-nous, » dit-elle.

C'était un bois de haute futaie, très-silencieux, un peu triste, où le bruit du vent avait de singulières résonnances. Marcelle allait la première dans un étroit sentier, et parfois elle tournait vers le vieillard sa figure souriante, comme pour s'assurer qu'il ne songeait point à fausser compagnie. A la fin M. de Vergranne s'arrêta.

« Ouf ! que c'est loin ! dit-il en s'appuyant sur sa canne.

— Nous sommes arrivés, répliqua la jeune fille. Vous allez entendre le murmure du ruisseau, et d'ici vous pouvez apercevoir la clairière entre les troncs tordus des hêtres. »

Elle sauta par-dessus les ronces qui encombraient le chemin, et s'approcha d'une source qu'on voyait sourdre au sommet d'un rocher. Ce filet d'eau s'épanchait sur un lit de sable fin, brillait au soleil, et allait se perdre sous une nappe de prêles et de lentilles. De belles mousses et des scolopendres tapissaient le roc autour de la petite cascade qui, dans sa chute incessante, avait tracé des stries profondes sur la pierre lisse.

« N'est-ce pas que c'est joli ? dit Marcelle en essayant d'emprisonner quelques gouttes d'eau dans sa main.

— Qui, sans doute, répliqua M. de Vergranne ; mais quelle drôle d'idée ?... »

Elle l'interrompit en riant et en folâtrant, le fit asseoir, lui glissa entre les doigts l'album ouvert, et dit de sa voix la plus persuasive :

« Je vous prie, dessinez pour moi cette source et veuillez m'attendre ; je serai de retour dans un instant.

— Plait-il ! De retour ?... dit-il étonné. Où allez-vous, mademoiselle ? »

Elle secoua sa tête blonde et courut au bout de la clairière.

« Devinez, dit-elle.

— Ah ! Marcelle, lui cria-t-il gaiement, sage et prudente Marcelle, n'allez pas vous égarer dans les détours du bois et défiez-vous des sylvains, ma chère. »

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)



## DIEU NOUS AIME

(SONNET)

Dieu nous aime et jamais il ne nous abandonne.  
Jamais ! Remettons donc nos espoirs dans sa main.  
Sa volonté, sévère ou douce, est toujours bonne  
Et rien de ce qu'il fait pour nous n'est fait en vain.

Avec joie acceptons ses grâces, s'il les donne ;  
Sachons, s'il les refuse, attendre au lendemain ;  
Patients, supportons l'épreuve, s'il l'ordonne ;  
Et prions. La prière est le baume divin.

Celui qui dans l'amour céleste se confie  
Sait que l'affliction épure et fortifie,  
Et qu'on vaut d'autant plus qu'on a mieux combattu.

Comme un sol généreux et fécond, la souffrance  
Fait éclore une fleur exquise, l'espérance,  
Et fait germer un fruit précieux, la vertu.

PAUL COLLIN.

## REVUE MUSICALE

Un rêve d'artiste. — Concerts. — Nouvelles.

Enfin nous voici revenus à la saison des roses !  
que de longs jours se sont passés, avant de revoir  
le gai soleil, et les fleurs de la prairie, et les  
ruisseaux limpides, et les grands bois pleins de  
silence ! Le déluge, les vents déchainés, les orages  
sans chaleur, les fleuves grossis par les pluies,  
tout cela nous a enlevé le côté si charmant et si  
parfumé de la nature : le printemps. Charmante  
saison où l'âme se retrempe, où l'artiste s'inspire,  
où tout est jeune, vert et vivant !

Nous en dirions plus long, sur cette splendide  
nature, si le domaine qui nous est consacré dans  
ce journal n'était exclusivement réservé à la  
musique ; parlons donc musique.

Alfred de Musset était artiste-né. Il s'abandon-  
nait à sa fantaisie, à ses goûts et à ses penchants.

Il faisait des vers poétiques et délicieux, s'il res-  
pirait une senteur agreste, au milieu de quelques  
touffes de gazon ; il devenait profond, philosophe,  
amer, incrédule, s'il se trouvait dans le monde  
froid, fourbe, ou ampoulé près duquel on l'en-  
trainait. Ce fut un *poète*, un véritable poète,  
sachant tout dire, en termes vifs, énergiques ou  
délicats.

Eh bien ! Alfred de Musset, qui ne composait  
en quelque sorte que des vers, faillit devenir  
un musicien. M. Paul de Musset, son frère, un  
homme de lettres distingué, nous apprend ce  
passage de sa vie qui malheureusement ne fut  
qu'une aventure : « Si Alfred, dit-il, avait eu l'oc-  
casion de coudre ensemble la phrase grammaticale  
et la phrase musicale, s'il avait jeté entre elles deux  
ce flot de poésie, de charme, de conviction et par-  
fois de découragement qui débordait en lui, il fût  
devenu le plus grand maître des temps modernes,



et nous espérons pour le bon goût qui peut rester à la nation française. que M. Wagner, qui fait tant de bruit de ses poèmes incompréhensibles et de sa musique incomprise, eût été enseveli sous l'échafaudage de carton peint élevé par ses claqueurs. »

Musset était encore fort jeune, lorsque le peintre Chenavard lui proposa d'épouser mademoiselle Laure Mélesville, fille d'un auteur dramatique bien connu. L'ouverture agréa à Alfred qui se rappelait avoir vu cette jeune fille, tout enfant, jouer avec beaucoup d'intelligence une petite comédie de société. Le difficile était de trouver quelque prétexte pour se présenter dans la maison de Mélesville et de renouveler avec lui des relations oubliées. Le plus simple était d'aller soumettre à l'auteur un plan de comédie, en lui demandant d'y collaborer. Le projet fut adopté sur l'heure et Musset choisit aussi le conte arabe de Nourredin, pour en tirer un opéra comique. Les choses ainsi arrangées, Chenavard se rend en visite chez M. Mélesville, porteur d'un quatrain de Musset et d'un dessin de sa façon, destinés à l'album de la jeune fille, lorsque, au premier mot, il apprend que mademoiselle Laure doit épouser un Hollandais. Le peintre se retira tout penaud avec son dessin et ses vers : pas de mariage, partant pas de collaboration avec le futur beau-père, ni d'opéra comique en faveur du généreux Nourredin. Alfred de Musset en fut fort triste. Il avait conçu sur ce plan tout un canevas musical; il avait fait des duos, des quintettes, des chœurs, des scènes charmantes, admirablement inspirées. Quelques amis seulement et son frère furent initiés à ces sortes d'improvisations musicales où se retrouvaient la grâce mélodique et la verve de l'auteur. Dans le moment d'humeur qui suivit cette nouvelle, il brûla ses notes noires qui, disait-il, lui avaient porté malheur. Une fleur, une brise, un saule, un voyage, un souper, changèrent ses idées naturellement mobiles, et il abandonna la musique pour laquelle cependant il avait un goût très vif et très-senti.

..

Tout Paris élégant et dilettante a assisté, dernièrement, à la séance musicale et artistique qu'ont donnée M. le baron et madame la baronne Adolphe de Rothschild, dans les salons et les jardins de leur royale demeure au parc Monceau. Un orchestre de soixante-dix musiciens, dirigé par M. Emile Desgranges, faisait entendre le répertoire des Strauss, sous une vaste tente élevée au milieu d'admirables massifs de fleurs. Pour cette fête unique, on avait transporté les superbes et rares plantes du château de Prégny, résidence de la famille, au bord du lac de Genève.

Dans les salons, il y avait comédie et opérettes et, pour interprètes, deux artistes connues : mesdames Judic et Jeanne Granier. La rencontre de ces étoiles modernes n'a occasionné aucun trouble dans l'élément lyrique. L'entente des deux rivales n'a pas cessé d'être parfaite. L'une s'est chaudement fait applaudir dans la *Femme d'un réserviste*, opérette très-réussie, de MM. Émile Bourgeois et Riedelsperger; l'autre dans des chansons et la spirituelle scène en vers, de M. Edmond Gondinet, intitulée : *Oh ! monsieur*. Mais ce n'était pas tout. Après la sortie d'une grande partie du public, des invités se réunirent en comité intime; alors madame Judic s'est remise au piano et mademoiselle Jeanne Granier a chanté deux ravissantes mélodies de madame la baronne Welly de Rothschild, qui a créé tant d'autres jolies compositions.

..

Il y a eu au ministère des affaires étrangères, un grand concert de charité auquel assistait toute l'aristocratie intelligente des artistes et des gens du monde. L'éminent pianiste, M. Francis Planté, dont l'admirable talent est si connu, a obtenu un de ces succès d'enthousiasme auxquels peu d'artistes ont droit. Madame la maréchale de Mac-Mahon est arrivée la première à cette œuvre de bienfaisance, pour n'en sortir que la dernière. Elle en faisait, du reste, les honneurs avec une grâce charmante.

La matinée s'est ouverte par le septuor de Hummel, exécuté en quintette, par MM. Francis Planté, Sauzay, Turban, Loëb et de Bailly, de la façon la plus remarquable; comme derniers numéros du programme : un scherzo de Chopin, la sérénade de Méphistophélès de la *Damnation de Faust*, transcrite par M. Redon, et le prestigieux rondo de Weber. On ne saurait rendre l'admiration que cette excellente musique, exécutée par des virtuoses de premier ordre, a fait éprouver à l'auditoire. Entre ces grandes pages, madame Derval a interprété d'une façon ravissante un air du *Pré aux Clercs*, et différents artistes de talent ont été vivement applaudis. On se souviendra de cette fête au ministère des affaires étrangères.

Le ministre des Beaux-arts envoie, en mission, outre-Manche, M. Charles Lamoureux pour étudier, en Angleterre, c'est-à-dire sur place, les grands festivals Haendel qu'y dirige, chaque année, sir Michaël Costa. Voilà certes une mission d'un haut intérêt, confiée à qui de droit. Le rapport de M. Lamoureux ne sera pas perdu pour le *Journal des Demoiselles*.

MARIE LASSAYEUR.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## GÂTEAU DE ROGNON

Ayez deux ou trois rognons de veau, débarrassés-les de la graisse et des nerfs; hachez-les le plus menu possible; prenez un morceau de mie de pain blanc, faites le tremper dans du lait, délayez dans une terrine, ajoutez-y six jaunes d'œufs, poivre, sel, muscade, fines herbes hachées, amalgamez parfaitement, mêlez-y les rognons hachés, mêlez, pétrissez; il faut que cette pâte soit molle sans être liquide. Versez dans un moule et laissez au four pendant une heure au moins. Faites cuire des champignons et des pelures de truffes dans du beurre, ajoutez un peu de vin de Madère et une petite pincée de poivre de Cayenne; versez cette sauce au-dessus du gâteau, lorsqu'il sera démolé.

## GÂTEAU DE POISSON

Se fait absolument de même et sert à utiliser les restes. On le couvre avec la même sauce ou avec une sauce piquante. L'essentiel, pour réussir ces gâteaux, c'est de hacher très-fin la substance dont ils sont composés et de l'amalgamer étroitement avec les œufs et le pain trempé au lait.

## CONFITURES DE GROSEILLES VERTES

Prenez des groseilles très-peu mûres, où les grains soient à peine formés, ôtez les têtes et les queues; jetez dans de l'eau bouillante et égouttez-les aussitôt. Faites un sirop de sucre, même poids de sucre que le poids des groseilles. Quand le sirop de sucre est fait, jetez-y les groseilles, laissez cuire vingt-cinq minutes.

## CORRESPONDANCE

## JEANNE A FLORENCE

T'est-il arrivé parfois, ma Florence, de t'éveiller avec un nuage sur l'esprit et un poids sur le cœur? d'enfiler tes bas de travers et de tirer tes cheveux en te coiffant? d'avoir vingt distractions dans ta prière et d'examiner la vie comme à travers ces lunettes enfumées qui font voir tout en noir? Connais-tu ces envahissements subits de misanthropie et de découragement qui saisissent le pauvre monde au saut du lit, comme disait ta nourrice, ces vagues tristesses qui éteignent le soleil et ferment l'horizon?... Les connais-tu?

Non, sans doute, car tu n'oublies jamais de placer ton réveil sous le regard de Dieu, toi!

Certainement, j'avais omis cette filiale pratique ce matin! certainement ma première pensée n'était point montée à Dieu et ma première action ne dut pas être un signe de croix... cela expli-

que la mauvaise influence qui pesa sur ma journée.

En ouvrant ma fenêtre, j'aperçus dans un nuage de poussière l'escouade active des balayeurs en fonctions; déjà le soleil lançait de chauds rayons et plus d'une main fatiguée interrompait sa besogne pour essuyer un front baigné de sueur.

Pauvres gens! me dis-je; chacun d'eux peut-être s'est couché l'estomac creux pour ébaucher un mauvais sommeil sur un grabat sordide... la faim l'a réveillé avant l'aube... mais il faut gagner le morceau de pain noir avant d'y mordre et, pour le conquérir, la plus abjecte besogne n'est pas à dédaigner... pauvres gens!

A travers les tourbillons de poussière passaient les maraîchers matineux, les laitiers pressés, les



porteurs de journaux s'enrouant à crier leur marchandise, les humbles industriels de la rue enfin dont le labeur commence tôt et finit tard ; dans les gîtes misérables qu'ils venaient de quitter, de vieux parents, de jeunes enfants, des faibles, des infirmes peut-être devaient à leurs labeurs le pain quotidien ; et, pour partager avec eux un maigre salaire, ces travailleurs infatigables allaient supporter tout le poids du jour, se meurtrir dans la foule, se courber sous les fardeaux et se laisser transpercer par les flèches ardentes du soleil d'août pour recommencer demain les mêmes labeurs et subir les mêmes souffrances !

Je dus sortir dans la journée, chargée de plusieurs commissions par nos amis de province : sur d'aériens échafaudages les maçons maniaient leur truelle pesante ; les goujats, leurs épaules ployant sous le mortier, grimpaient d'interminables échelles ; plus loin, les terrassiers fouillaient le sol, remuaient le terrain et les émanations des masses terreuses qu'ils déplaçaient seraient sans doute fatales à quelques-uns ; le pic du terrassier, le ciseau du tailleur de pierres, la hache du charpentier me semblaient autant d'armes effrayantes que la moindre négligence, la plus petite maladresse pouvait tourner contre eux-mêmes : je considérais le couvreur, sur l'arête des toits, comme voué fatalement à l'insolation ou à la chute ; et de ces divers métiers passant à beaucoup d'autres, je songeais au moissonneur mouillant de ses sueurs chacune de ses gerbes ; au mineur menacé dans les entrailles de la terre, par les éboulements et par le grisou ; au chauffeur de locomotive incessamment entre deux feux : celui du soleil et celui de sa fournaise ambulante ! J'entrevois, dans un ensemble désespérant, toutes les tâches avec leurs épines, depuis la lavandière haletante sous la chaleur, la repasseuse calcinée sur ses fers, le cuisinier rôti par ses fourneaux, le boulanger à demi cuit avec ses pâtes, jusqu'à ces pâles jeunes filles sans cesse debout, sans cesse en mouvement dans l'étuve des magasins ; jusqu'à celles qui courent hâtivement le cachet sur le pavé brûlant, jusque... mais où n'allait pas mon imagination ?...

« Décidément, me disais-je avec un soupir, que l'on considère l'homme travailleur dans la vie des rues ou dans celle des champs, dans les labeurs d'en-haut ou dans ceux d'en-bas, partout on l'entend haleter sous l'effort ; partout on le voit suer et saigner aux prises avec sa tâche ; partout il peut dire de la terre qu'elle est un purgatoire... quand ce n'est pas un enfer. »

Et plongée dans ces réflexions moroses, je luttai moi-même contre une foule de détails agaçants : manque de parole des couturières, mauvais vouloir des fournisseurs, inintelligence des commis de magasin, etc., etc., etc. tout cela par trente et quelques degrés de chaleur !

Je commençais à fondre en eau quand je m'en-

tendis appeler par une voix bien connue, celle de ma vieille amie la baronne \*\*\*. Penchée à la portière de sa voiture qu'elle venait de faire arrêter, elle m'envoyait de la main d'affectueux signaux et m'offrait l'hospitalité sur ses coussins. Naturellement je l'acceptai ; d'ordinaire le plaisir de voir cette chère femme me rend loquace et je babille, je babille, comme une pensionnaire en vacances. Mais, à ce moment, je restai bouche close, et comme affaissée sous les impressions pénibles que je n'avais pu écarter.

La baronne s'en aperçut bien vite :

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ?

me demanda-t-elle avec un sourire où perçait cependant une pointe d'inquiétude.

La réponse n'était point facile ; n'est-ce pas, Florence ?

Aussi me dispensai-je de la faire. Je balbutiai seulement quelques mots assez gauches, assez niais, et ma compagne sourit de plus belle.

« Ah ! si l'on a des secrets, c'est différent, reprit-elle ; je n'interroge plus ; prenez que je n'ai rien dit, petite mystérieuse ; et parlons d'autre chose. »

Au bout d'un instant, elle fit arrêter ses chevaux devant un bureau de télégraphe et y entra pour en ressortir presque aussitôt :

« Je viens de prévenir votre famille que je vous confisque à mon profit pour toute la soirée ! » me dit-elle d'un air de douce malice comme si elle se fût rendue coupable de quelque bonne espièglerie.

Nous dinâmes en tête-à-tête.

Aimes-tu ces diners-là, Florence ?

— Cela dépend... du tête-à-tête, répondras-tu. Évidemment, chère amie.

Eh bien ! le tête-à-tête avec une vieille femme bonne, sensée, intelligente, une vieille femme qui vous aime est, à nos âges, un des plus salutaires, et même un des plus charmants qui se puissent rechercher !

Ainsi pensais-je en écoutant ma digne amie : Elle a vu beaucoup de choses mais par leur bon comme par leur mauvais côté... elle a beaucoup entendu, beaucoup retenu et beaucoup comparé, ce qui la rend propre à donner des conseils et des leçons. Sa naissance l'a mise en contact avec le plus grand monde ; sa charité ne lui laisse rien ignorer du plus humble ; elle possède donc la science de la vie au suprême degré ; de la vraie vie : la vie chrétienne.

Sous son regard, aussi doux qu'interrogateur, je sentis ma réserve maussade s'en aller peu à peu et bientôt elle put lire dans mon âme à livre ouvert.

« Ah ! fit-elle en versant sur ses fraises quelques gouttes de vin de Champagne, vous plaignez si fort ceux qui travaillent pressés par le besoin ! la chaleur de l'action qu'ils subissent avec la chaleur de la canicule vous fait songer



à d'autres feux encore et vous vous écriez pitoyablement : « Ce sont les damnés de ce monde ! » Eh bien ! ma chère enfant, si la vue de ceux qui travaillent vous affecte à ce point, allons voir ceux qui ne font rien. »

Elle fit atteler de nouveau et, quand nous montâmes en voiture : « Au bois ! » cria-t-elle à son cocher.

Les Champs-Élysées offraient à cette heure-là un coup d'œil féérique ; toutes les élégances s'y étaient donné rendez-vous. C'était un éblouissement de riches voitures, de chevaux de race, de fraîches toilettes et de jolies femmes à troubler le regard.

« Voici les heureux de ce monde, remarquait ma compagne avec une feinte nonchalance. La plupart de ces jeunes femmes ont passé la nuit au bal, au concert ou au théâtre ; elles se sont levées tard ; qu'importe, puisqu'elles se sont déchargées de tout devoir d'intérieur, de toute responsabilité maternelle... cela regarde les domestiques et les pédagogues. Ne croyez pas pour cela qu'il ne leur reste aucun labeur, grand Dieu ! et les robes à essayer, et les magasins à visiter, et les mondaines relations à entretenir ! Qu'on ne nous parle plus de la tâche de Sysiphe : celle d'une femme à la mode est bien autrement ardue ! Ne faut-il pas d'ailleurs que cette femme se montre partout où il est de bon ton de se produire et aux heures mêmes choisies par les gens de bel air ? Voyez-vous celle-ci, celle-là et quelques-autres encore, à demi couchées dans leurs voitures ? Elles semblent s'y reposer délicieusement, jouir de la fraîcheur du soir et des élégances de la foule, n'est-ce pas ? Eh ! non vraiment : elles comparent leur luxe au luxe d'autrui et, si elles le reconnaissent inférieur, elles souffrent par toutes les fibres de leur vanité ! Elles dressent le programme de leur soirée et l'encombrent d'obligations frivoles et de vides plaisirs... »

» Et ces cavaliers, le sourire aux lèvres et la fleur à la boutonnière, que pense d'eux l'artisan qui chemine les pieds dans la poussière ? Il les envie sans doute. Il n'y a point lieu, vraiment.

» Quelques-uns d'entre eux se sont fixé un but sérieux et le poursuivent malgré les distractions permises dont ils égaient leur voie ; je ne parle pas de ceux-là ; je n'attaque absolument que les oisifs ; ceux-ci, ma chère petite, s'efféminent dans la mauvaise acception du mot : le culte de la mode sous toutes ses formes, le soin de leur personne, le renouvellement de leurs plaisirs, voilà leur unique affaire ! Ces derniers aussi se sont levés tard ; ils ont écarté d'eux les préoccupations sérieuses ; on les a vus se répandre au dehors et flâner incessamment à la poursuite

d'impressions ou d'émotions que leur nature alanguie n'est même plus apte à ressentir. Ils essaient de s'amuser en ce moment, ils l'essaieront ce soir jusqu'à ce que le sommeil les jette lassés sur leur couche molle... et si l'ange de la mort les effleure en passant, s'ils se réveillent pantelants devant le tribunal divin, que répondront-ils au Juge éternel en lui montrant leurs mains vides ?... »

Ma vieille amie continua sur ce ton. A mesure qu'elle parlait, il s'opérait pour moi, dans cette foule parée, une transformation pleine de désenchantelements... Je voyais les visages à travers les masques et les blessures sous les joyaux... je devinais les soupirs sous les éclats de rire et la tristesse me gagnait... mais cette fois une tristesse saine, une tristesse chrétienne !

Non : les malheureux ne sont pas ceux qui passent soumis à cette loi divine : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » Ceux-là sont dans la légalité chrétienne ; ils sèment pour moissonner ; ils obéissent pour être payés de leur obéissance et une heure viendra où de leurs larmes terrestres jailliront les joies éternelles.

Les malheureux, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont les insensés qui veulent faire de la vie une fête, qui poursuivent le plaisir sans songer au devoir, qui se reposent inutiles sans avoir travaillé ! Il y a de ces malheureux aux plus bas degrés de l'échelle sociale comme il y a des travailleurs ardents et de nobles travailleurs au plus haut rang.

Il est à Paris des gentilshommes uniquement occupés du bien public et vaillamment chargés des affaires d'autrui ; il est en province de riches propriétaires dont l'intelligente initiative industrielle ou agricole améliore une contrée. Il est partout des femmes chrétiennes comblées des dons de la fortune, entourées de serviteurs, prévenues dans leurs moindres désirs et qui, cependant, se lèvent matin et travaillent tout le jour... leurs proches, leurs amis et les pauvres savent bien à quoi l'on...

La vue de celles-là me serait fortifiante... même au Bois de Boulogne ! Je veux croire que j'y en ai rencontré plus d'une, plus de dix... ces vaillantes obtiendront grâce pour les autres... il ne fallait pas plus de justes que cela à la colère de Dieu pour épargner Sodôme... et Paris n'est point Sodôme, quoi qu'on en dise.

Pénètre-toi de cette vérité, pour éprouver le désir de le voir, ma chérie, et viens te faire embrasser effectivement le plus tôt possible par celle qui ne peut, hélas ! t'envoyer maintenant que des baisers de cœur : ta

JEANNE.









Paris  
Aout 1877

IMP. DE BRET & FILS

E. ET R. VICO

4114

## Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Ortoot, 2

*Vendues de Dames et d'Enfants des Magasins du Petit St Thomas, 27 à 35, rue du Bac - Passementerie et Rubans de la Ville de Lyon, 6, Ch. de l'Antin - Modiste M<sup>me</sup> Bricart, 38, r. Richelieu - Teinturerie Européenne, 11, Bismarck, 18, Passy - 26 - Machines à coudre Wheeler & Wilson, 10, B. de Strasbourg.*



## MODES

Jamais les toilettes légères n'ont été plus en situation que par cette chaude température. Les enfants en profitent pour ne plus mettre de guimpes, nous montrer leurs jolies épaules, leurs bras potelés, et ne porter que des chaussettes.

Il y a pour eux de charmants petits souliers à pattes, à boucles et à petites harettes, de différentes nuances de maroquin et de chevreau.

En dehors du blanc, nuance favorite des enfants, le couil et la percale rayée rose et blanc, bleu et blanc, les habillent fort bien; peu de garnitures à ces costumes, toujours très-plats, à taille longue et à larges ceintures de ruban. Toujours des costumes bretons pour enfants et grandes personnes; en voici une variante. La toilette très-élégante que j'ai vue, se compose d'une moitié de robe en crêpe de Chine rose pâle. La forme est princesse derrière et à queue; le devant, complètement ouvert du haut en bas, est retenu par cinq bandes espacées également, et de la largeur d'une main. Ces bandes sont en crêpe de Chine brodées de soie plate, d'une teinte un peu plus foncée; la même broderie est répétée tout autour de la queue et remonte, le long de l'ouverture, de chaque côté. En dessous de ces bandes brodées, dont la première est placée à vingt centimètres du cou et la dernière large de 45 centimètres, tout à fait dans le bas, se trouve un devant de mousseline blanche, entièrement plissé en long. Manches de crêpe de Chine demi-longues; broderies surmontées d'un volant plissé de soie rose avec plissé de mousseline en dessous. La mousseline blanche peut être remplacée par du foulard blanc.

Une autre combinaison consiste à avoir le devant alterné d'entre-deux de dentelle blanche. En ce cas, pas de manches semblables à la queue, mais une composition de dentelle comme le devant, faisant des manches très-collantes et demi-longues. Pour une jeune fille, ce costume se fera en cachemire rose ou bleu.

Le cachemire blanc est très-gouté pour toilette de soirée d'été. On fait de très-jolies tuniques drapées sur jupons de mousseline blanche plissés. Nœuds blancs ou cerise. Sur une toilette de cachemire rose pâle, on pose des nœuds de soie rose vif, et même quelquefois rouge; cela ne fait nullement un effet criard.

Beaucoup de petits fichus de différentes formes; plusieurs grand-mères en ont retrouvé d'anciens, qui font la joie de leurs petites filles. Cela se met sur n'importe quelle robe.

Au milieu de toutes les façons compliquées et surchargées que nous voyons, je constate la ten-

dance de quelques toilettes de très-bon goût, se faisant précisément remarquer par tout le contraire: ainsi, celles simplement lisérées ou ornées d'un bord de soie; d'autres en mousseline ou tissu léger, telle que celle que j'ai vu porter l'autre soir par une jeune fille, charmante dans sa simplicité. Elle était en mousseline blanche à gros pois, très à queue et de forme princesse toute unie. Le dessous, corsage et jupe, était entièrement semblable. L'un des corsages était sans manches et décolleté, l'autre montant, ouvert en carré; manches étroites et demi-longues. Pour une jeune fille, la forme froncée à la taille, avec ceinture ronde, est jeune et toujours jolie quand la taille est mince.

La forme princesse avec larges plis en travers, par devant, convient au barége uni, lequel cependant devra avoir en dessous un jupon de soutien, en soie, de préférence. Le barége blanc, orné de tout petit velours noir, est très-distingué; écharpe-mantelet semblable. Le barége noir pour deuil, fait des toilettes très-fraîches et très-élégantes.

Voici un modèle de façon, très-facile à copier, et en même temps très-habillé. Le jupon est en faille noire, avec garnitures plissées, en soie ou en barége. La jupe, qu'il faut tailler au moins le double de la longueur qu'elle devra avoir, n'en aura que peu en réalité. Le devant, un peu moins long que le derrière, y sera rejoint de chaque côté en fronçant beaucoup sous deux larges galons ou passementeries brodés de perles de jais, posés en long. Le devant sera tendu sur la personne en fronçant beaucoup, et resserré derrière, en dessous, par des cordons. Les lés de derrière, qui naturellement, eux aussi, sont retenus et froncés sous les galons de côté, retomberont d'eux mêmes en bouffant dans le milieu, où ils ne seront nullement retenus. Ils sont montés à la taille en fronçant sur une ceinture. Afin de pouvoir entrer dans cette jupe, l'un des galons de jais sera cousu sur le devant seulement, à la distance de 40 centimètres de la taille, de chaque côté, et l'autre par derrière. Ils devront se placer bien l'un à côté de l'autre, quand la jupe sera attachée, afin que l'on ne voie ni l'une ni l'autre ouverture de côté. Trois galons de jais sont posés tout autour de la jupe, en surmontant un petit volant plissé, en barége. Corsage montant, composé de trois gros plis de barége espacés; il fronce un peu, et rentre sous la jupe; galons jayés, suivant une ouverture par devant, et faisant pied à une dentelle espagnole



noire. Le devant du corsage, à partir du bas de l'ouverture, forme un petit plastron carré, entièrement composé de galons de jais, placés touche à touche. Corsage de dessous décolleté, en soie noire. Manches collantes en barège uni; dentelle noire, surmontée de deux rangs de galons. Ceinture ronde en gros grain, avec boucle de jais.

Si l'on est peu en deuil, les perles de jais seront remplacées par des perles *clair de lune*, ce qui produit un effet beaucoup plus éclatant. Pour demi-deuil, le même modèle, exécuté en barège gris avec perles d'acier, est d'un très-heureux résultat.

Une nouvelle façon, un peu renouvelée de nos grand-mères, consiste dans une robe à plaque dans le dos; de cette plaque sortent des lés plissés en long, se rapprochant beaucoup à la taille et s'évasant dans la queue. Les robes destinées aux femmes âgées se font avec de larges plis en travers, garnis une ou deux fois de petits volants plissés et d'un haut volant dans la queue. Les confections-mantelets leur conviennent spécialement; il y en a de charmants; ceux pareils aux costumes se garnissent de même. Les noirs sont en cachemire de l'Inde ou en belle étoffe de soie; ils s'ornent de broderies de perle,

de dentelle plissée; ceux tout en dentelle sont brodés de chenille. Les écharpes, très-adoptées par les jeunes personnes, sont très-resserrées aux épaules, et nouées ou croisées devant. Ce vêtement a beaucoup de grâce sur une jolie taille; le milieu du dos est quelquefois orné d'échelle de dentelle, de descente d'effilés et de petits grelots.

Dans ce moment propice aux voyages et aux excursions, je recommanderai une forme de voile précieuse pour le teint, qu'elle préserve du hâle et du soleil. C'est comme une assez longue et large écharpe, un peu pointue aux deux extrémités de côté; ce voile se pose sur le milieu du chapeau, il pend par devant et par derrière; en relevant les côtés, on les croise derrière et on les laisse pendre à leur guise. Ces voiles se font surtout en gaze; on les garnit tout autour d'un petit effilé de soie Tom-Pouce. Outre le teint, ils ont encore l'avantage de protéger les plumes des chapeaux. En gaze blanche sur plume blanche, c'est très-élégant; en gaze paille sur un chapeau avec plume de même couleur, c'est très-distinct. Le voile aura tout autour un effilé à boucles de paille; la gaze gris perle fait fort bien sur un chapeau noir.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Nous vous avons parlé, mesdemoiselles, des divers lainages pour grand deuil que la maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, fait tisser spécialement pour elle et nous vous avons désigné les étoffes qui conviennent particulièrement pour l'été. Afin de compléter ces renseignements nous ajouterons que le crêpon de laine, le crêpe d'Espagne, le barège du Bengale sont dans la catégorie des étoffes légères portées en grand deuil, de même que la batiste noire. La qualité des tissus de fil que l'on trouve à la Scabieuse est excellente, les batistes d'un fil uni et soyeux; les toiles qui reçoivent diverses appellations, les mousselines, les jaconas sont décorés de fines rayures; les unes, blanches, forment des rivières à jours parfois brodées d'une fleurette jetée ou d'un mignon dessin courant; les autres damassées comme les soieries. Que de jolis ensembles de toilettes produisent ces tissus combinés avec le taffetas et, pour les moins parées, avec une batiste unie répondant à la disposition de couleur! Les

châlys pékin et toutes les grenadines noires — laine ou soie, — sont portés, suivant le degré du deuil, en costume simple ou en toilette ornementée de faille, de dentelle que l'on dispose en volant, en ruché, en plissé. Nous avons pu juger, par les quelques costumes que nous avons vus à la Scabieuse, du goût qui préside aux garnitures des toilettes confectionnées dans les ateliers: une grande nouveauté dans le drapé, une coupe de corsage élégante et inédite, des manches coquettes, et tout cela sobrement garni, sans excentricité, sans tapage. Les chapeaux de deuil et demi-deuil ont des formes élégantes et très-seyantes; les garnitures de fleurs, de jais, de plumes de fantaisies très-bien choisies. La lingerie de deuil, les parures en crêpe, en grenadine brodées ou appliquées, les fichus ouverts en dentelle; les pointes en crêpe de Chine offrent un grand choix de formes et de dessins. Pour le demi-deuil élégant, on trouve là toutes les fantaisies à la mode. C. L.



## EXPLICATIONS DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES 4114

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas,  
35, rue du Bac.

Chapeaux de M<sup>lle</sup> Bricard, 38, rue Richelieu.

*Première toilette.* — Costume en toile d'Irlande, gris et rose; jupe plissée à la paysanne, à lés alternés gris et roses, de trois plis chacun; corsage (1) en toile grise avec plastron de toile rose à petit col droit; dos en six morceaux à coutures lisérées de rose; col rabattu, liséré de rose, finissant devant en un revers arrondi, qui descend jusqu'à la taille; nœuds de ruban rose à l'encolure et à la taille; manche à parement relevé arrondi, abattu sur la couture extérieure, nœud au défaut du parement; au bas du corsage est fixée une écharpe, drapée à plis égaux alternés, un gris et un rose, et nouée derrière.

*Deuxième toilette.* — Jupe en batiste écru, ornée dans le bas d'un grand plissé; polonaise pareille avec plastron plissé en faille bleu de ciel, se continuant très-bas en transparent sous des entre-deux de dentelle Clovis écru et blanche, disposés avec des entre-deux en batiste, encadrés d'une dentelle Clovis assortie; la tunique est bordée de la même dentelle; derrière, basque bordée de dentelle; une longue draperie, dont le bout est en entre-deux de dentelle et batiste, s'étend sur la traine; poche en faille plissée en travers, dentelle posée au haut de la poche; manche à parement assorti à la poche; les deux bouts de la draperie plissée qui le compose sont courts et effilés dans toute la hauteur du parement à la couture extérieure de la manche. — Chapeau en paille anglaise de teinte *scarabée*, orné de rubans bleu de ciel et crème et de bluets foncés, pâles et crème; dessous ruché de tulle, brides bleu pâle nouées de côté.

*Toilette d'enfant.* — Robe-princesse en foulard quadrillé très-fin, carmelite et blanc, ornée de taffetas carmelite; le dos, qui est long, est terminé par une bande montée à gros plis creux, bordée d'un plissé de taffetas, boutonnée devant dans de petites pattes de taffetas ornées de boutons, alternées de droite et de gauche. Tout le long de la couture des petits côtés du dos sont posés des boutons de passementerie semblables à ceux du devant; poche en taffetas ornée de boutons; manche en foulard à parement de taffetas, également garnie de boutons. —

(1) Voir pour le patron, la planche de ce mois.

Chapeau *capeline* en paille d'Italie, orné d'une plume blanche autour de la calotte; chou de ruban blanc sur le côté.

## PETITE PLANCHE

1<sup>er</sup> côté

PETIT ALPHABET pour trousseau. On peut le faire orné comme le modèle, ou tout à fait simple en supprimant les fleurettes.

ALPHABET, pour mouchoirs ou serviettes de table.

2<sup>e</sup> côté

BANDE POUR AMEUBLEMENT. On brode ce dessin sur toile ou sur reps gris. Le travail est en appliques et points lancés en soie d'Alger; on alterne une applique bleue et une applique rouge; les guirlandes d'intervalles sont alternées pour la disposition des nuances, la branche droite d'un intervalle forme la branche gauche du suivant. La tige de la guirlande est formée par une grosse soutache noire perlée, retenue par des points d'arrêt ponceau; on emploie pour le pied de la bordure la même soutache, fixée par des points mais.

## PAYSAGE

## PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE

PAYSAGE, effet de neige: une rue de village en hiver.

## HUITIÈME CAHIER

Applique. — Toilette de bal pour jeune fille. — Toilette de mariée. — Applique plissée. — Dentelle lacet anglais. — Robe en crochet tunisien pour baby. — Corbeille de bureau. — Étoiles; crochet en ganse télégraphe. — Chemise de nuit. — Parure. — Chapeau en paille de riz. — Chapeau en tulle perlé. — Parure. — Chemise de jour. — Robe de chambre. — Toilette de visite. — Pardessus. — Toilette en grenadine et faille. — Toilette de voyage. — Garniture. — Coussin. — Entre-deux. — Hotte vide-poche. — Chapeau de jardin pour enfant. — Bonnet du matin. — Chausson au crochet pour baby. — Cabas bains de mer. — Cravate. — Botte en toile pour baby.

## PLANCHE VIII

1<sup>er</sup> côté

CORSAGE, 1<sup>re</sup> toilette, gravure n° 4115,  
CHEMISE DE JOUR à pièce brodée, page 5, cahier d'août.

2<sup>e</sup> côté.

CHEMISE DE NUIT, page 4,  
BONNET DU MATIN, page 8,  
PARURE, COL À ANGLES PLISSÉS, page 5, } même cahier.





## ÉNIGME

Étant de haute extraction,  
 Je pourrais bien passer pour fière;  
 Mais je cède sous le bâton,  
 Qui m'oblige à baisier la terre.  
 Dès le premier abord je parais fort amère,  
 Et je suis dure aussi (c'est peu flatteur).  
 D'une opiniâtre noirceur,  
 Mon contact flétrit d'ordinaire;  
 Mais, pénétrant dans mon intérieur,  
 On reconnaît qu'un bien bon cœur  
 A ma rude écorce s'allie :  
 Au fond, je suis candide et pleine de douceur  
 Et la jeunesse m'aime à la folie.

De ceci déduisez quelques moralités :

Ne jugez point sur l'apparence;  
 Sachez user de patience;  
 Car travail et persévérance  
 Triomphent des difficultés.

## MOSAÏQUE

Tout ce que la passion pour les parures voit de rare, elle le désire et n'épargne rien pour l'avoir ; mais aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à un nouveau désir.

Bossuet.

La mode se détruit elle-même ; elle serait raisonnable si elle ne changeait que pour ne changer plus, mais changer pour changer sans cesse n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût ?

Fénelon.

On pourrait généralement appliquer aux conversations des gens du monde le proverbe persan : J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.

M<sup>me</sup> Swetchine.

Les situations sont comme les écheveaux de fil ou de soie : pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout.

Id.

C'est la pitié qui garde la foi.

Id.

## RÉBUS



Nemours



Explication du rébus de Juillet : Qui achète et vend en sa bourse le sent.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY